

DUCIS, JEAN FRANÇOIS

# Romeo et Juliette. : Tragédie.

Stockholm  
1783

# EOD – Miljoner böcker bara en knapptryckning bort. I mer än 10 europeiska länder!



## Tack för att du väljer EOD!

Europeiska bibliotek har miljontals böcker från 1400-till 1900-talet i sina samlingar. Alla dessa böcker går nu att få som e-böcker – de är bara ett musklick bort. Sök i katalogen från något av biblioteken i eBooks on Demand- nätverket (EOD) och beställ boken som e-bok – tillgängligt från hela världen, 24 timmar per dag och 7 dagar i veckan. Boken digitaliseras och blir tillgänglig för dig som e-bok.

## EOD bokens fördelar!

- Få samma utseende och känsla som med originalet!
- Använd ditt standardprogram för att läsa boken på skärmen, zooma och navigera genom boken.
- Skriv ut enstaka sidor eller hela boken.
- *Sök:* Använd fulltextsökning för enskilda fraser.
- *Klipp & klistra:* Kopiera bilder och delar av texten till andra applikationer (t.ex. ordbehandlingsprogram).

## Villkor för användning

Genom att använda EOD-tjänsten accepterar du de villkor som ställs av biblioteket som äger den aktuella boken.

- Villkoren på svenska: <http://books2ebooks.eu/odm/html/nls/sv/agb.html>

## Fler e-böcker

Redan nu erbjuder 30 bibliotek från 12 europeiska länder denna service.

Mer information finns tillgängliga via <http://books2ebooks.eu> alla boken.

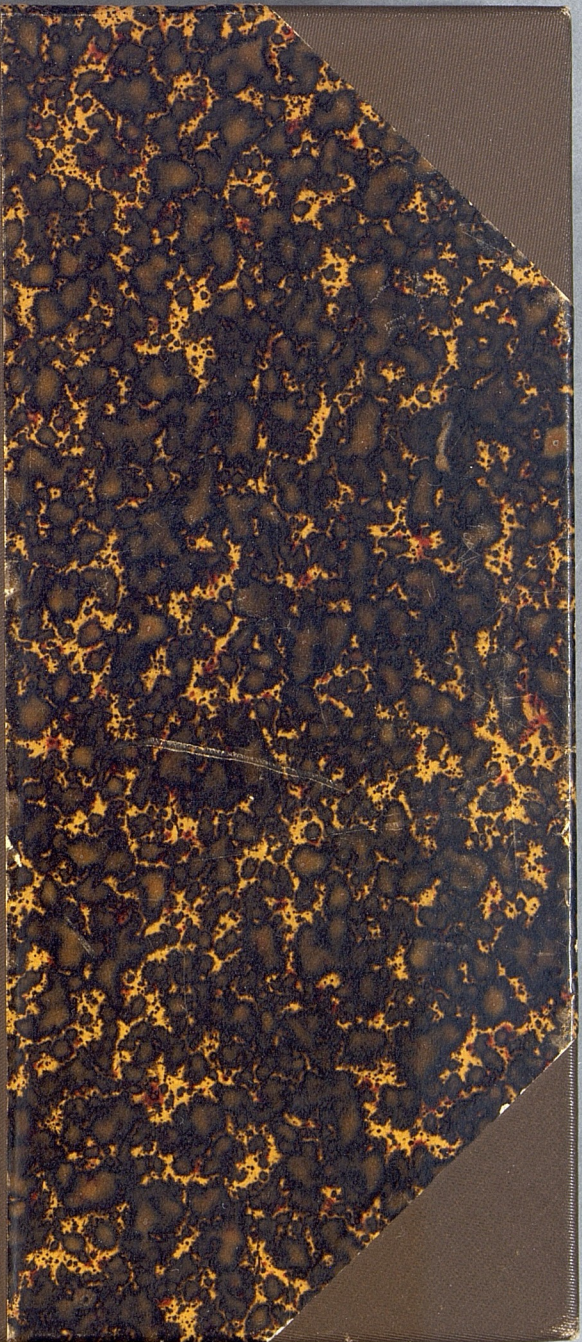
- <http://search.books2ebooks.eu/>

NO  
18

LE  
COIS  
DE  
HOLM

18

1787



Kongl. Biblioteket.  
STOCKHOLM.

Litt

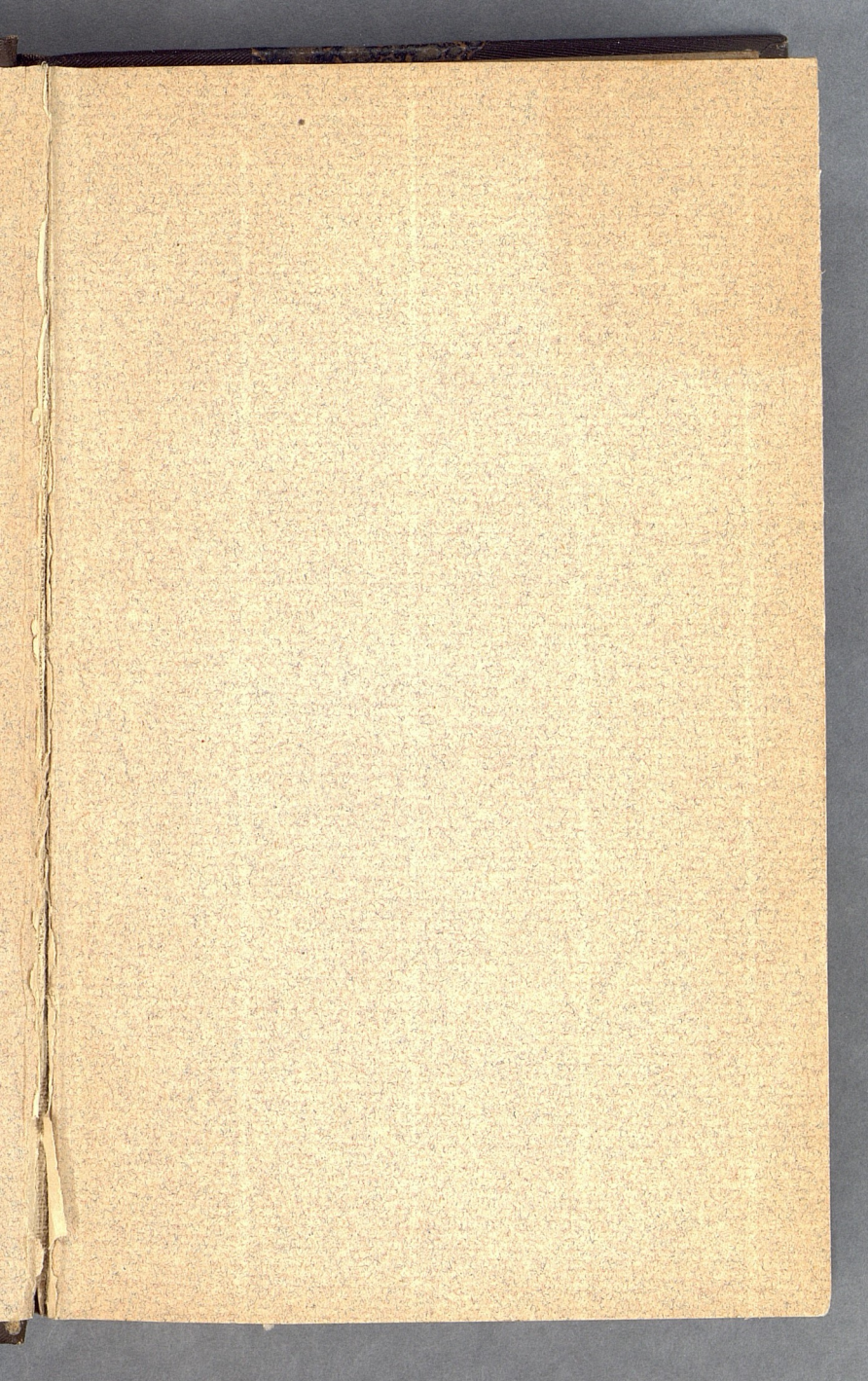
ex

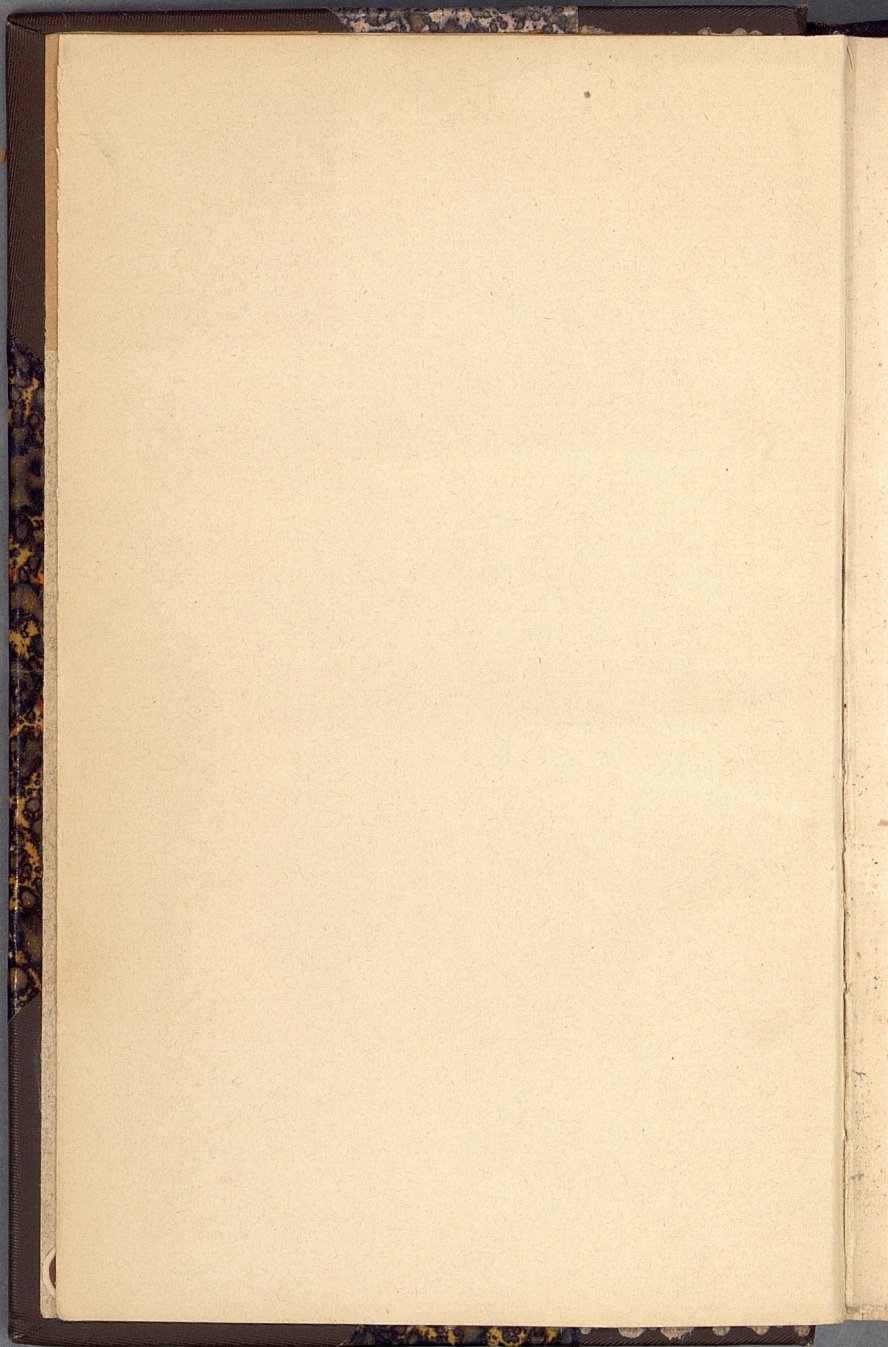
Lamp

1700 - 1829

THÉÂTRE







THEATRE  
FRANCOIS  
DE  
STOCKHOLM.

THEATRE  
FRANCOIS

DE

STOCKHOLM

THEATRE

FRANCOIS

DE

DE

STOCKHOLM

FRANCOIS

STOCKHOLM

THEATRE  
FRANCOIS  
DE  
STOCKHOLM,  
Ou  
RECUEIL

*Des plus belles Pièces représentées  
par les Comédiens François  
Ordinaires du Roi.*

---

VOL. IV.

---



STOCKHOLM,  
DE L'IMPRIMERIE ROYALE  
MDCCLXXXVII.

THEATRE  
FRANCOIS

DE

STOCKHOLM.

DE

RECUEIL

De tous les pieces de Theatre  
qui se jouent en France  
depuis l'année 1650  
jusqu'à present.

Par  
M. de la Motte



Stockholm  
chez le Citoyen de la Motte  
M. de la Motte

2

ROMEO  
ET  
JULIETTE.

— — — — —  
TRAGÉDIE.



REPORT

OF

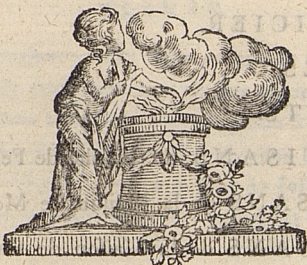
JULIETTE

TRAVELS



ROMEO  
ET  
JULIETTE,  
TRAGÈDIE,

Par M. DUCIS.



A STOCKHOLM,  
DE L'IMPRIMERIE ROYALE,  
M.DCC.LXXXIII.

ROMEO

## PERSONNAGES.

FERDINAND, Duc de Vérone.

MONTAIGU, grand Seigneur, Chef de la  
faction des Montaigus.

CAPULET, autre grand Seigneur, Chef  
de la faction des Capulets.

ROMEO, fils de Montaigu.

JULIETTE, fille de Capulet.

ALBERIC, ami de Roméo.

FLAVIE, Confidente de Juliette.

Un OFFICIER.

GARDES.

SOLDATS.

COURTISANS de la fuite de Ferdinand.

PARTISANS de la Maison de Montaigu.

PARTISANS de la Maison de Capulet.

*La Scène est à Vérone. Le Théâtre représente le  
Palais de Capulet durant les quatre premiers  
Actes, et durant le cinquième, la Sépulture com-  
mune aux deux Maisons.*

M.DCC.LXXXIII

ROMEO  
ET  
JULIETTE,  
TRAGÉDIE.

☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆

ACTE PREMIER.

☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆

SCENE PREMIERE.

JULIETTE, FLAVIE.

FLAVIE.

Quoi! toujours votre cœur occupé de ses craintes  
Du moindre événement recevra des atteintes!  
Quelque bruit indiscret qu'on se plaise à semer,  
Le croirez-vous d'abord, s'il peut vous allarmer?  
Et qu'importe après tout aux feux de Juliette  
Qu'un Vieillard malheureux, sorti de sa retraite,  
Des monts de l'Apennin chassé par son ennui,  
Existe dans Vérone et s'y cache aujourd'hui?  
De votre Amant plutôt rappelez-vous la gloire.  
Pensez à Dolvédo, songez à sa victoire;  
Dans le dernier combat, songez par quel secours  
De notre jeune Duc il a sauvé les jours;  
Oni: Ferdinand charmé, reconnoît et publie  
Qu'il doit à sa valeur son triomphe et sa vie.

## JULIETTE.

Hélas ! loin des mortels , de ses fils en silence ,  
Dans ses champs , vertueux , il cultivoit l'enfance ,  
Lorsque pour l'en priver de coupables brigands  
Entreprirent deux fois d'enlever ses enfans.  
Roger les suscitoit , Roger qui de mon père  
N'auroit jamais , hélas ! mérité d'être frère.  
Montaigu combattant contre ces inhumains ,  
Arracha Roméo de leurs sanglantes mains.  
Prodigue envers son fils des soins de la nature ,  
Il avoit vu déjà se fermer sa blessure ,  
Quand de ces vils brigands l'effort inattendu  
Ravit enfin ce fils vainement défendu.  
Ce père alla cacher , après ce coup funeste ,  
De son sang poursuivi le déplorable reste.  
Il déserta nos bords , de sa perte indigné ;  
Et de ses autres fils fuyant accompagné ,  
Il emmena Renaud , Raymond , Dolcé , Sévère ,  
Qui tous pleuroient la mort de Roméo leur frère.  
Depuis dans nos Etats il n'est point revenu.  
Roméo cependant , sans asyle , inconnu ,  
Echappé , mais errant , jouet de la misère ,  
Fut reçu par pitié dans les bras de mon père.  
Capulet , tu le sais , porte un cœur généreux.  
Il adopta sans peine un enfant malheureux.  
Moi-même , à son aspect , je sentis dans mon ame  
Un trouble avant-coureur de ma naissante flamme.  
C'est moi qui sur son sort prompte à l'interroger ,  
De son nom trop fameux compris tout le danger.

Il connut son péril. J'exigeai, par prudence,  
 Que sous un nom vulgaire il cachât sa naissance.  
 Que te dirai-je enfin? Par son bonheur sauvé,  
 Il fut dans ce Palais avec nous élevé.  
 Le vaillant Albéric et Thébaldo mon frère  
 S'unissoient avec lui d'une amitié sincère.  
 Ce n'étoit point assez. Le penchant le plus doux,  
 Le besoin de nous voir l'enchaîna parmi nous.  
 Oui, je m'applaudissois d'avoir en ma puissance  
 Son ame, ses destins, ses vœux, son espérance.  
 Je rendois grace au sort, je rendois grace aux lieux  
 Où mon Amant caché s'élevoit sous mes yeux.  
 Pourquoi, disois-je! hélas! déplorant nos misères,  
 Le Ciel qui joint nos cœurs, divisa-t-il nos pères?  
 Qui sait si sa bonté, pour les fléchir un jour,  
 N'a pas dans ses projets fait entrer notre amour?  
 S'il ne l'a pas permis, s'il ne l'a pas fait naître  
 Pour calmer des fureurs qui cesseront peut-être:  
 Tant les mortels souvent, dans leur marche incer-  
 tains,  
 Sont poussés par eux-mêmes à remplir leurs destins!

## FLAVIE.

Mais si (le sort souvent par ses jeux nous étonne),  
 Ce Vieillard récemment arrivé dans Vérone,  
 Etoit ce Montaigu, ce père infortuné,  
 Qu'un sort inexplicable eût ici ramené;  
 Si d'un fils qu'il croit mort voyant la cicatrice,  
 Il l'alloit reconnoître à ce fidele indice!

## JULIETTE.

Flavie, ah! que dis-tu?

FLAVIE.

Madame, en ce moment,  
 J'en conçois malgré moi l'heureux pressentiment.  
 Voyez dès lors quel champ s'ouvre à votre espérance.  
 Roméo reprenant les droits de sa naissance;  
 Votre père et le sien, ces rivaux généreux,  
 Unissant leurs maisons par votre hymen heureux;  
 Et pour jamais enfin votre auguste alliance  
 De leurs sanglants débats étouffant la sémence.

JULIETTE.

Ah! que mon cœur charmé saisiroit ardemment  
 L'espoir inattendu d'épouser mon Amant!  
 Mais quand je te croirois, quand ce Vieillard austère,  
 Seroit de Roméo le déplorable père,  
 Qu'attendre d'un mortel qu'un horrible dessein  
 Semble avoir fait sortir des bois de l'Apennin;  
 Qui, peut-être irrité par quelque énorme crime,  
 Descend du haut des monts pour chercher sa victime,  
 Et calme en apparence, en effet furieux,  
 Amène, à pas tardifs, la vengeance en ces lieux.  
 Je ne sais, mais je tremble à cet affreux présage.

FLAVIE.

Et quel sujet, Madame, exciteroit sa rage?  
 De quel haine encor serat-t-il animé,  
 En retrouvant un fils si tendrement aimé?

JULIETTE.

Mais de mon père, hélas! si le barbare frère  
 Avoit sur ce Vieillard épuisé sa colère:

Car enfin c'est lui seul qui paya des brigands  
Pour perdre Montaigu, pour ravir ses enfans.  
S'il l'eût avec adresse observé dans sa fuite!  
S'il se fût attaché pour jamais à sa suite!  
Si cachant sa vengeance, et lent dans sa fureur,  
D'un forfait sans exemple il eût conçu l'horreur!  
J'ignore ses complots; mais on sait que dans Pise  
Du Prince à ses desirs l'âme étoit tout acquise.  
Son art d'un tel crédit savoit se prévaloir;  
Et pour commettre un crime, il n'avoit qu'à vouloir.  
Depuis plus de vingt ans il a quitté la vie.  
Le sang nous unissoit; mais entre nous, Flavie,  
Je sentois, jeune encore, un invincible effroi,  
A son perfide aspect, me saisir malgré moi.  
Je ne sais quel instinct, naturel à l'enfance,  
D'un monstre, en le voyant, m'annonçoit la présence,  
Mon cœur en frémissant se détournoit de lui;  
Et son idée encore m'importune aujourd'hui.  
Que je hais sa mémoire!

## FLAVIE.

Qui, je le vois, Madame,  
Un vain pressentiment avoit séduit mon âme.  
Si le sort eût conduit Montaigu dans ces lieux,  
Par un autre appareil il frapperait nos yeux.  
Il n'auroit pas pour suite un mortel méprisable,  
De ses destins obscurs compagnon déplorable.  
Il soutiendrait le rang dans lequel il est né;  
Ses fils, sur-tout, ses fils l'auroient accompagné.  
Je me trompois.

## JULIETTE.

Crois-moi, ma plus douce espérance  
 Est de voir Roméo, de l'aimer en silence.  
 Si le Comte Paris prétendit à ma foi,  
 Son amour dédaigné n'attend plus rien de moi.  
 Jaloux de sa grandeur, mon trop superbe père  
 A fondé son espoir sur l'hymen de mon frère.  
 Ah! qu'il voie en son fils renaître sa maison.  
 Que Thébaldo soutienne, et son rang et son nom.  
 Moi, je ne veux qu'aimer. O ma chère Flavie!  
 A quels feux enchanteurs mon ame est asservie!  
 Que Roméo m'est cher! oui, nos cœurs étoient nés  
 Pour vivre et pour mourir l'un à l'autre enchaînés.  
 Pourquoi - - - mais libre au moins dans le sort qui  
 m'opprime,

Je puis le voir encore, et l'adorer sans crime.  
 Qu'il l'a bien mérité! Que ses nobles exploits  
 Ont bien dans les combats justifié mon choix!  
 Il y portoit partout sa flamme et mon image.  
 J'admirois en tremblant sa gloire et son courage.  
 Eh! que sont près de lui tous les autres guerriers?  
 On me doit sa valeur, on me doit ses lauriers.  
 Sans moi, sans mon amour, il eût moins fait peut-  
 être.

Mais on vient, laisse-moi; sans doute il va paroître.  
 Je le vois.

(Flavie sort.)

## SCENE II.

ROMEO, JULIETTE.

*Des Soldats portant des drapeaux.*ROMEO, *aux Soldats.*

Compagnons de mes heureux travaux,  
 Venez, dans ce palais déposez ces drapeaux.  
 Ferdinand m'a permis, pour prix de ma victoire,  
 D'offrir à Capulet ces marques de ma gloire.  
 Il suffit. (*Les Soldats posent les drapeaux et se retirent.*)

*(à Juliette.)*

Je puis donc content et glorieux,  
 Madame, avec transport reparoître à vos yeux.  
 Et quel autre couragé enflammé par vos charmes,  
 N'eût pas porté plus loin la splendeur de nos armes ?  
 Vos souhaits, mon bonheur, l'amour m'a soutenu.  
 Pouvois-je, aimé de vous, demeurer inconnu ?  
 Etonné de mon sort, sans l'être de ma gloire,  
 J'ai toujours sans orgueil compté sur la victoire.  
 Mais quand j'aurois rangé l'univers sous ma loi,  
 Que le prix de ma flamme est encore loin de moi !

JULIETTE.

Nos feux sont, il est vrai, troublés par des allar-  
 mes ;  
 Mais enfin tel qu'il est, notre état à ses charmes,  
 Compteriez-vous pour rien ces entretiens si doux,  
 Ce plaisir de nous voir, toujours nouveau pour  
 nous ;

Ce concert de deux cœurs nés pour souffrir ensemble,  
 Que leur malheur unit, qu'un même lieu rassemble,  
 Remplis d'un feu charmant par le sort combattu,  
 Mais accordant du moins l'amour et la vertu ?  
 Fille de Capulet, qui l'eût dit que mon ame  
 Du fils de Montaigu partageroit la flamme ;  
 De ses plus jeunes ans, que mon père au besoin,  
 Lui-même, à son insçu, devoit prendre le soin ?  
 Ne te crois pas pourtant né d'un sang que j'abhorre ;  
 Je naquis Montaigu, puisque men cœur t'adore.  
 Voilà le sentiment qui doit seul t'occuper.

## ROMEO.

Un effroi cependant vient toujours me frapper ;  
 Je t'aime Juliette, et comment sans allarmes,  
 Dans tes regards touchans, voir briller tant de  
 charmes ?  
 Crois-tu donc, pour sentir leurs traits victorieux,  
 Que Roméo lui seul ait un cœur et des yeux ?  
 Si Capulet, hélas ! (je crains ma destinée)  
 Te proposoit hientôt un fatal hymenée,  
 S'il alloit t'opposer un barbare devoir :  
 Je connois de tes pleurs l'invincible pouvoir,  
 C'est à toi, Juliette, à déployer leurs charmes ;  
 Il t'aime, il est ton père, il te rendra les armes.  
 Daigneras-tu pour lors me prouver ton amour ?  
 Mais je le vois.

## SCENE III.

CAPULET, ROMEO, JULIETTE.

ROMEO.

Souffrez que dans cet heureux jour,  
De ces drapeaux, Seigneur, vous présentant l'hom-  
mage,

Je m'honore à vos yeux du prix de mon courage.  
Formé sur votre exemple, élevé par vos soins. . . .

CAPULET.

De ta haute valeur je n'attendois pas moins.  
J'ai vu ton bras vainqueur répandant l'épouvante,  
Porter partout la mort et remplir mon attente.  
Je connois la vertu d'un cœur tel que le tien.  
Sois témoin, tu le peux, de tout notre entretien.

*(à Juliette.)*

Ma fille, il en est temps; je viens pour vous ap-  
prendre

Que le Comte Paris va devenir mon gendre.

Sans doute il en est digne; et le Ciel dès demain

Lui verra pour jamais engager votre main.

J'ai tout considéré: l'intérêt, la naissance,

L'inestimable prix d'une illustre alliance.

Vous savez vos devoirs, j'ai promis; et je crois

Qu'il ne vous reste plus que d'accepter mon choix.

JULIETTE.

Seigneur, j'avois pensé qu'en lisant dans mon ame,

Le Comte avoit éteint son espoir et sa flamme.

Comment croire en effet qu'un mortel généreux

Dût briguer un hymen contraire à tous mes vœux?

Quel est donc cet amour qui contre moi d'avance  
S'est armé du devoir de mon obéissance ?  
Ah ! Seigneur, cet hymen, ou plutôt mon trépas,  
Je connois vos bontés, ne s'achèvera pas.  
Non, vous ne voudrez point immoler votre fille.

## CAPULET.

Je veux contre le sort affermir ma famille.  
Vous savez les forfaits et les séditions  
Qu'ont produit jusqu'ici nos tristes factions :  
Si Roger par sa mort, si par sa longue absence  
Montaigu, parmi nous, appaisa la vengeance ;  
Ces haines de parti, l'orgueil, la cruauté,  
Quoiqu'avec moins d'excès, ont pourtant éclaté.  
Le tems qui détruit tout, n'a pas détruit leur cause.  
Dans son gouffre assoupi, c'est un feu qui repose.  
Bientôt, si je m'en crois, ce volcan furieux  
D'horreurs et d'attentats couvrira tous ces lieux.  
D'un grand malheur prochain je ne sais quel augure  
Dans mon cœur attristé fait gémir la nature.  
Déjà les Montaigus se concertent entr'eux.  
Obscurs avant-coureurs de quelqu'orage affreux,  
D'incroyables récits, des bruits sourds se répandent.  
J'ignore encor, ma fille, où leurs desseins préten-  
dent.  
L'hymen de leurs complots détachant votre époux,  
Nous acquiert ses amis ; et va l'armer pour nous.  
Dans mon parti nombreux cette utile alliance  
Fixera la faveur, le crédit, la puissance ;  
Et nos Rivaux soumis, ma maison désormais  
Va rendre à tout l'Etat sa splendeur et sa paix.

## JULIETTE.

Comptant sur mon respect, sur mon obéissance,  
Vous n'avez pas, Seigneur, prévu ma résistance.  
Si j'osois cependant pour la dernière fois  
Elever jusqu'à vous une timide voix,  
Je vous dirois, Seigneur, qu'à l'Autel entraînée,  
Je vois avec horreur ce fatal hymenée;  
Que le trépas présent seroit moins dur pour moi  
Que l'aspect d'un époux qui vient forcer ma foi,  
A qui je promettrai dans mon ame infidelle,  
Au lieu de mon amour, une haine éternelle.  
Seigneur, voilà quels sont mes secrets sentimens.  
Pour unir deux époux, le Ciel veut leurs sermens.  
Je frémerai pour vous du crime involontaire  
Qu'en attestant ce Ciel vous seul m'aurez fait faire.  
Pourrez-vous, m'arrachant de ce sein paternel,  
Me voir, d'un pas tremblant, avancer à l'Autel?  
Le bonheur d'une femme est il si peu de chose  
Que d'elle et de son sort au hasard on dispose?  
Je sais quels sont vos droits, je les connois trop  
bien;  
Mais notre cœur lui seul est-il compté pour rien?  
Mon frère dès ce jour, par un hymen illustre,  
De votre auguste nom doit soutenir le lustre.  
Laissez-moi, pour partage, heureuse auprès de vous,  
Couler des jours obscurs, sans chaîne et sans époux.  
Pour rompre un triste hymen, objet de mes allar-  
mes,  
Vous avez vu mes pleurs: je n'ai point d'autres  
larmes.

Ordonnez de ma vie, et daignez me montrer  
Que c'est un père, hélas! que je viens d'implorer.

CAPULET.

Rien ne peut différer cet hymen nécessaire.  
Obéissez.

JULIETTE.

Seigneur - - -

CAPULET.

Quoi! ma fille! - - -

JULIETTE.

Ah! mon père!

Ainsi sans être ému vous regardez mes pleurs.

CAPULET.

Crois-tu que je me plaise à causer tes malheurs?  
Sous un ciel plus heureux, dans des tems moins con-  
traires,  
J'aurois déjà sans doute exaucé tes prières;  
Mais je vois en tremblant que nos deux factions  
Vont ranimer leur rage et leurs divisions.  
Il en est tems encor: que ton hymen prévienne  
Les malheurs de l'Etat, le sauve et nous soutienne.  
Faut-il te rappeler les forfaits odieux  
Dont nos cruels débats ont désolé ces lieux:  
Ces massacres publics, cette horrible licence,  
Qui par bonheur du moins précéda ta naissance;  
De leur juste pouvoir nos Ducs dépossédés;  
Nos Palais pleins de morts, brûlans et ravagés;



Avant qu'un d'eux immolé ou Juliette ou vous,  
J'aurai péri cent fois accablé sous les coups.

## CAPULET.

De cette noble ardeur que j'aime à voir l'ivresse!  
J'y reconnois empreint le feu de ma jeunesse.  
Mais crois-moi, Dolvédo: pour voir, pour juger  
mieux,

La prudence et le temps m'ont trop ouvert les yeux.  
L'Etat et Ferdinand te doivent leur victoire:  
Etouffant nos débats, mets le comble à ta gloire.  
Par tes sages conseils en secondant mes vœux  
Réduis enfin ma fille à l'hymen que je veux.  
Fais-lui de cet hymen sentir tout l'avantage.  
Pour immoler son cœur donne-lui ton courage.  
parle, entraîne son choix. Moi, je cours m'in-  
former  
D'un secret important qui nous doit allarmer.

(Il sort.)

## SCENE IV.

## ROMEO, JULIETTE.

## ROMEO.

Ainsi donc c'est trop peu de perdre ce que j'aime,  
Il faut qu'à me trahir je vous porte moi-même;  
Qu'en faveur d'un rival je déploie à vos yeux  
D'un hymen qui nous perd l'avantage odieux.  
Ah! plutôt ma fureur, sur ce rival barbare,  
Me vengera bientôt du coup qui nous sépare!  
Avant que dans vos bras - - -



Pensez-vous qu'il soit libre aux enfans téméraires ?  
 De s'unir aux Autels, sans l'aveu de leurs pères ?  
 Ah! de nous rendre heureux ces bienfaiteurs jaloux,  
 Mieux que nos passions, savent juger pour nous.  
 Pour nous sur l'avenir le passé les éclaire :  
 On peut feindre l'amour; leur tendresse est sincère;  
 Et ce pouvoir si grand, restraint par leur bonté,  
 Songeons à tous leurs soins, ils l'ont bien acheté.  
 Mais, que dis-je? - - - Seigneur, votre ame impé-  
 tueuse,  
 Trop prompte à s'enflammer, n'est pas moins ver-  
 tueuse.

Considérez plutôt - - -

ROMEO.

Ainsi vous excusez,  
 La main par qui nos nœuds sont à jamais brisés.

JULIETTE.

Je gémis comme vous, mais comment vous entendre  
 Accuser devant moi le père le plus tendre ?  
 N'avez-vous pas senti combien sa fermeté  
 Même en me condamnant coûtoit à sa bonté ?  
 Son ame - - -

ROMEO.

Il est trop vrai, j'avois tort de me plain-  
 dre.

Vous - même à cet effort, vous devez vous con-  
 traindre.

Quoi! demain mon rival deviendra votre époux ?  
 Et moi, né Montaigu, moi qui vivois pour vous,

Qui tantôt même ici, content, couvert de gloire,  
 Déposois à vos pieds mon cœur et ma victoire;  
 Je verrai donc, ô Ciel! un rival odieux  
 Ravir tout mon bonheur, en jouir à mes yeux;  
 Conquérir lâchement un objet plein de charmes,  
 Acquis par mes exploits, mérité par mes larmes!  
 Oui, Madame, il est vrai: mon cœur désespéré,  
 Dans de pareils malheurs, n'est pas si modéré:  
 Je sens ce que je perds, je vois ce que l'on m'ôte:  
 Vous exercez sans doute une vertu plus haute.  
 Votre triomphe est grand, j'en conviens; mais je  
 croi

Que vous pouviez sans honte en gémir avec moi.

JULIETTE.

Arrête, Roméo; connois mieux Juliette,  
 Tu crois que je jouis d'une paix si parfaite?  
 Regarde - - -

ROMEO.

Eh! quoi! tes pleurs - - -

JULIETTE.

Je voulois les cacher;  
 Mon cœur les retenoit, tu les viens d'arracher.  
 Ah! sans blesser l'honneur, si le sort qui m'outrage  
 M'eût réduite à montrer ma flamme et mon courage,  
 Va, j'aurois sçu pour toi les prouver à mon tour.  
 J'ai moins d'emportement, ingrat, j'ai plus d'amour.  
 De ce dernier moment goutons au moins les charmes,  
 Mêlons en nous quittant nos douleurs et nos larmes,

Et sois sûr que ce cœur où toi seul as régné,  
Par aucune autre ardeur ne sera profané.

ROMEO.

Juliette - - -

JULIETTE.

O regrets!

ROMEO.

Tu vas m'être étrangère.

JULIETTE.

Je m'immole à l'Etat, j'obéis à mon père.

ROMEO.

Il faut donc renoncer au bonheur de te voir.

JULIETTE.

La mort viendra bientôt abrégé mon devoir.

---

## SCENE V.

ROMEO, JULIETTE, ALBERIC.

ROMEO.

C'est-toi, cher Albéric. Ah! que viens tu m'ap-  
prendre.

ALBERIC.

Un secret important qui doit tous surprendre.  
Ce Vieillard sans asyle, arrivé dans ces lieux,  
Qu'on cachoit avec soin, qui fuyoit tous les yeux,  
On sait son nom, son sort, ce n'est plus un mystère,  
C'est Montaigu.

JULIETTE.

Qu'entends-je ?

ALBERIC.

Oui: lui-même.

ROMEO.

Mon père!

Ah! je cours à l'instant embrasser ses genoux.

JULIETTE.

Modérez ce transport.

ALBERIC.

On dit que contre nous

Ses amis en secret à la haine s'excitent,

Que le Comte Pâris qu'ils pressent, qu'ils invitent,

Craignant de leur déplaire, ou regagné par eux,

Veut rompre son hymen, ou différer ses nœuds.

ROMEO.

O joie! ô doux espoir! nouvelle inattendue!

A ma flamme, à mes vœux, quoi! vous seriez rendue!

Madame, se peut-il - - -

JULIETTE.

Employons ces momens

A nous bien consulter sur ces événemens.

Votre père aujourd'hui ne doit plus vous connoître,

A ses regards pourtant veuillez ne point paroître.

Il le faut, je le veux, je vous en fais la loi.

Si vous m'aimez encor, ne tentez rien sans moi.

*Fin du premier Acte.*

☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆

## ACTE SECOND.

☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆

## SCENE PREMIERE.

ROMEO, JULIETTE.

ROMEO.

Oui, Ferdinand, Madame, exauçant mes prières ;  
 Vent reconcilier nos maisons et nos pères.  
 Il prévient leur querelle, il veut voir à jamais  
 Régner dans ses Etats la concorde et la paix.  
 Il doit venir ici, Montaigu doit s'y rendre.  
 Et si ce doux espoir ne vient point me surprendre,  
 Sa tentative adroite et ses efforts heureux  
 Réuniront bientôt ces vieillards généreux.  
 D'un si grand changement j'ai conçu l'espérance ;  
 Mais sitôt qu'à nos yeux leurs cœurs d'intelligence  
 Auront éteint leur haine, abjuré leur courroux,  
 Dans ce même moment, je tombe à leurs genoux.  
 De ma naissance alors j'éclaircis le mystère ;  
 On saura qui je suis, j'embrasserai mon père.  
 De notre hymen sacré les infallibles nœuds  
 Confondront leurs maisons, leurs intérêts, leurs  
 vœux.  
 Mais quelque sentiment de crainte et de tristesse  
 Vient se mêler pourtant à ma vive allégresse.  
 En sortant d'avec-toi, sans l'avoir pu prévoir,  
 De mon père, un instant, le hazard m'a fait voir.

Il ne m'a point connu. Le tems sur son visage  
 A tracé ses sillons, a gravé son outrage.  
 Son état déplorable annonçoit ses malheurs,  
 Et ses cheveux blanchis ont fait couler mes pleurs.  
 Quel effroyable sort a comblé ses misères!  
 Je tremble à m'éclaircir du destin de mes frères.  
 Mais en me retrouvant, son cœur trop enchanté  
 Consentira sans peine à ma félicité.  
 A notre amour enfin, le Ciel n'est plus contraire.

JULIETTE.

Pourrois-je, Roméo, te faire une prière?

ROMEO.

Une prière, ô Ciel! Ah! connois mieux tes droits,  
 Et donne à ton Amant tes souveraines loix.

JULIETTE.

Tu vas voir Montaigu: ton ame en sa présence  
 Des doux effets du sang sentira la puissance.  
 Il ne faut qu'un moment: dans un premier transport  
 Tu lui déclarerois ta naissance et ton sort.  
 Et s'il nous conservoit une haine éternelle,  
 Aux vœux de Ferdinand s'il se montroit rebelle,  
 Reconnu pour son fils, ton devoir contre nous  
 Te forceroit alors d'embrasser son courroux.  
 S'il se rend, sois son fils et reprends ta naissance;  
 Mais s'il ne se rend pas, garde encor le silence.  
 Peux-tu me le promettre?

ROMEO.

Oui.

B 5

JULIETTE.

Si dans ce moment  
Ton amour dans mes mains en prêteoit le serment.

ROMEO.

Je jure par mes feux, par toi, par Juliette,  
D'exécuter ton ordre et la loi qui m'est faite.  
Puisse ce Ciel vengeur, si j'enfreins cette loi,  
Porter à mon Rival ta tendresse et ta foi!

JULIETTE.

Il suffit. Mais on vient: c'est le Duc et mon père.

## SCÈNE II.

FERDINAND, CAPULET, ROMEO,  
JULIETTE.

*Gardes de Ferdinand, Courtisans qui sont à sa suite.*

FERDINAND, à Capulet.

Hé bien! de Montaignu vous voyez la misère.  
C'est à vous Capulet, à savoir aujourd'hui  
Respecter ses malheurs et fléchir devant lui.  
Dans quel état, ô Ciel! il arrive à Vérone!

CAPULET.

J'ai pitié de ses maux, et son malheur m'étonne.  
Mais aussi j'ai mes droits, et loin de lui céder - - -

FERDINAND.

Nous ignorons encor ce qu'il peut demander.  
Comparez vos destins: vous voyez une fille,  
Un fils, votre héritier, l'appui de sa famille,

Tout prêts par leur hymen, préparé sous vos yeux,  
 A soutenir l'éclat de leur nom glorieux,  
 Que Montaigu du moins vous apprenne à connoître  
 Que le plus grand bonheur peut bientôt disparaître.  
 Mais je l'entends.

## SCENE III.

FERDINAND, MONTAIGU, CAPULET,  
 ROMEO, JULIETTE.

*Gardes de Ferdinand, Courtisans qui sont à sa suite;  
 Officiers qui conduisent et accompagnent Montaigu.*

MONTAIGU, *aux Officiers qui le conduisent.*

Cruels! où veut-on m'entraîner?

Qui m'appelle en ces lieux? Qui m'y fait amener?  
 (*à Ferdinand.*)

Qui vois-je?

FERDINAND.

Votre Duc. Craignez-vous sa présence?

Je n'ai point envers vous usé de violence.

Je vous ai, comme ami, mandé dans ce Palais

Pour prévenir la guerre avec les Capulets.

MONTAIGU.

Les Capulets! O Ciel!

FERDINAND.

Quel transport vous agite?

Pourriez-vous seulement distinguer dans ma suite

Quel est ce sang fatal contre vous animé?

MONTAIGU, *montrant Capulet.*

C'est lui; voilà l'objet que ma haine a nommé.

CAPULET.

A ta haine en effet tu m'as dû reconnoître;  
 Mais la mienne à son tour prend plaisir à paroître,  
 Et s'il faut - - -

FERDINAND, à *Capulet*.

Capulet, à quoi sert ce courroux?

(à *Montaigu*.)

Montaigu, répondez. Hé! comment viviez-vous?  
 Au sein des bois caché, ce sort triste et sauvage  
 D'un Héros tel que vous étoit-il le partage?  
 Vous avez donc quitté mes Etats sans regrets?

MONTAIGU.

Crois-tu qu'il soit si dur d'habiter les forêts?

FERDINAND.

Mais né dans la grandeur, dans l'éclat où nous sommes,

Quel charme y trouviez-vous?

MONTAIGU.

De n'y plus voir des hommes.

FERDINAND.

Leur aspect est-il fait pour offenser nos yeux?

MONTAIGU.

Tu les aimeras moins en les connoissant mieux.

FERDINAND.

Ces bois vous exposoient à leur féroce outrage.

MONTAIGU.

C'est à la Cour des Rois qu'il faut craindre leur  
 rage.

FERDINAND.

Et vos enfans - - -

MONTAIGU.

Arrête, et romps cet entretien.

FERDINAND.

Ont-ils un sûr asyle?

MONTAIGU.

Ils n'appréhendent rien.

FERDINAND.

Leur sort - - -

MONTAIGU.

Je te l'ai dit, laisse-là ce mystère.

FERDINAND.

Je respecte un secret que vous voulez me taire.

Mais puis-je sans douleur, sans être épouvanté,

Voir Montaigu languir dans cette adversité?

Reprenez votre éclat, votre rang, votre gloire.

MONTAIGU.

Je n'en ai plus besoin.

FERDINAND.

O Ciel! Que dois-je croire?

D'où vient ce désespoir dans votre esprit troublé?

MONTAIGU.

Du malheur.

FERDINAND, *à part.*

De quels traits je le vois accablé!

(haut.)

Quel sort! dans mon Palais, oubliant tout le reste,  
Dissipez par degrés un chagrin si funeste.  
Pour vous les Capulets n'ont plus d'inimitié.

CAPULET.

Pourrois-je à ses malheurs refuser la pitié?

MONTAIGU.

La pitié! toi! Grand Dieu! si c'est-là mon partage,  
Rends-moi plutôt cent fois leur haine et leur outrage.

CAPULET.

Il pourroit t'exaucer.

FERDINAND.

Hé quoi! c'est sous mes yeux  
Qu'éclatent sans respect vos transports odieux?  
C'est ici, devant moi, qu'une égale furie  
Vous pousse à déchirer le sein de la patrie.  
Ah! n'êtes-vous point las avec un cœur si grand,  
D'ouvrir tant de tombeaux, de verser tant de sang.  
Capulet - - - Montaigu - - - Sachez mieux vous  
connoître.

Ayez quelque pitié du lieu qui vous vit naître.  
Je ne parle ici que comme un citoyen.  
Mon peuple est tout pour moi; ma grandeur ne  
m'est rien.

ROMEO, à Montaigu.

Ah! Seigneur, calmez-vous, et chassez tout om-  
brage.

L'infortune a sans doute aigri votre courage.

Sans haine et sans péril goûtez un sort plus doux.  
 Votre esprit apaisé nous réunira tous.  
 Capulet vous estime, et mon cœur vous révère.  
 J'aurai pour vous l'amour qu'un fils porte à son père.

JULIETTE.

Et moi je puis, Seigneur, jurer à vos genoux,  
 Que la discorde enfin va cesser entre nous;  
 Et que mon père ici, s'il a pu vous déplaire,  
 Plus qu'une injuste haine a suivi sa colère.

FERDINAND.

Malgré vous, Montaigu, je vois couler vos pleurs;

MONTAIGU.

Où: je pleure à la fois de rage et de douleurs.

Voilà sa fille.

FERDINAND.

Hé bien! --- Venez, daignez me suivre.

ROMEO.

Oubliez vos chagrins.

JULIETTE.

Et consentez à vivre.

MONTAIGU.

Je vivrois!

FERDINAND.

Quel motif vous en doit empêcher?

ROMEO.

Pourquoi le taire, hélas?

JULIETTE.

Pourquoi nous le cacher?

FERDINAND.

Apprenez-moi - - -

MONTAIGU, *en mettant la main sur son sein.*

C'est-là que ma douleur repose.  
Jamais, jamais mortel n'en connoitra la cause.

FERDINAND.

Furieux!

MONTAIGU.

Je le suis; ne crois pas m'appaiser.  
Je hais: tu dois tout craindre et je puis tout oser.  
Ta Cour, tes Capulets, ton aspect m'importune.  
Mes transports, grace au Ciel, passent mon in-  
fortune.

*(en montrant Capulet.)*

Oui: puisqu'à mon souhait, mon cœur peut le haïr,  
Ce cœur désespéré se plaît à la sentir.

*(au Duc.)*

Va, porte ailleurs tes vœux, ta faveur, ton estime.  
Mais crains dans ta grandeur qu'on ne t'entraîne au  
crime.

Dans ton rang, malgré soi, l'on est souvent trompé.  
Par vos ordres surpris l'innocent est frappé.  
Je ne t'en dis pas plus. Je demeure à Vérone.  
J'y traîne avec plaisir l'horreur qui m'environne,  
Et ma haine et ma rage et la mort et l'effroi.  
Puisse aussi mon destin s'appesantir sur toi!  
Pour tous les Capulets, Ciel! invente un supplice  
Qui les comprenne tous, dont ma douleur jouisse;

Que ta fureur sur eux servant mon désespoir,  
Paroisse avoir été par-delà ton pouvoir.

FERDINAND.

Holà, Gardes, à moi.

ROMEO.

Seigneur, qu'allez-vous faire ?

JULIETTE.

Voyez ses cheveux blancs, respectez sa misère.

FERDINAND, *aux Gardes.*

Il suffit : j'ai parlé.

MONTAIGU.

Cruels ! n'avancez pas,

Ou dans l'instant plutôt donnez-moi le trépas.

FERDINAND.

*(aux Gardes.)*

*(à Capulet et à Montaigu.)*

Qu'on le garde avec soin. Vous avez cru peut-être

Que j'aurois quelque peine à vous parler en maître.

Je connois les complots que je dois prévenir ;

Et mon pouvoir encor suffit pour vous punir.

Ici pour un moment, Gardes, qu'on le retienne ;

Il pourra me fléchir, qu'à lui-même il revienne.

Mais ce moment passé, respecté dans ma Cour,

Quel que soit son parti, qu'on l'entraîne à la Tour.

MONTAIGU.

A la Tour ! sous mes pas, terre, entr'ouvre un abyme !

*(au Duc.)*

J'irai ; mais tremble encor en frappant ta victime.

*(Capulet sort.)*

FERDINAND.

Gardes, vous lui rendrez le respect et l'honneur  
Qu'on doit à la vieillesse, et sur-tout au malheur.

ROMEO.

Ah! par grace, Seigneur, permettez que je reste  
Auprès de ce Vieillard en cet instant funeste.

FERDINAND.

J'y consens, demeurez.

## SCENE IV.

MONTAIGU, ROMEO.

ROMEO.

Souffrez à vos genoux  
Que j'ose avec respect vous attendrir pour vous,  
Que de vos longs chagrins plus touché que vous-  
même,  
Je m'empresse à calmer leur violence extrême.  
Mais au seul nom de Tour d'où vient qu'en ce mo-  
ment  
Je vous ai vu saisi d'un soudain tremblement?

MONTAIGU.

Jeune homme, laisse-moi.

ROMEO.

Votre sort est horrible.  
Mais le Duc vous honore; il n'est pas inflexible.  
D'un mot si vous vouliez - - -

MONTAIGU, *remarquant les drapeaux.*

A qui sont ces drapeaux?

ROMEO.

Seigneur, ils sont le prix de mes heureux travaux.  
Dans le dernier combat - - -

MONTAIGU.

J'estime le courage.

Mais quel es-tu ?

ROMEO.

Seigneur, ma gloire est mon ouvrage.

Je ne suis qu'un Soldat par degrés parvenu,  
Fugitif dès l'enfance, à son père inconnu,  
A qui votre misère arrache ici des larmes.

MONTAIGU.

Ses traits et ses discours ont pour moi quelques  
charmes,

Tu plains donc mes ennuis ?

ROMEO.

Au malheur destiné,

Ah! qui doit plus que moi plaindre un infortuné ?

MONTAIGU.

Il m'émeut!

ROMEO.

Oui, Seigneur, je porte un cœur sensible.

A ce cœur confiant la feinte est impossible.  
De tout mortel souffrant l'aspect m'est douloureux.  
La pitié - - -

MONTAIGU.

Je te plains, tu vivras malheureux.

ROMEO.

Au comble du bonheur, Seigneur, j'aurais pu vivre.

## MONTAIGU.

Conserve encor longtems cette erreur qui t'enivre,  
 Bientôt ces jours heureux s'écouleront pour toi.

## ROMEO.

Mon bonheur cependant est placé près de moi.

## MONTAIGU.

J'excuse en la plaignant ta facile imprudence.  
 Jeune homme, je le vois; la flatteuse espérance  
 Devant toi du bonheur applanit les chemins.  
 Tu n'as pas encor lu dans le cœur des humains.  
 Tu ne sais pas encor ce qu'un pareil abyme  
 Peut cacher d'artifice et d'horreur et de crime,  
 Jusqu'où les passions et l'orgueil irrité  
 Peuvent porter leur haine et leur férocité.

## ROMEO.

Non, Seigneur; mais je sais ce que peut la nature,  
 Ce qu'est un tendre amour, une ardeur vive et pure.  
 Je sais surtout, je sais qu'en des momens si doux,  
 Le plus cher des penchans m'entraîne ici vers vous;  
 Je sais qu'en un combat, prêt à tout entreprendre,  
 Contre qui que ce fut, je courrois vous défendre,  
 Ah! daignez vous prêter à mes embrassemens;  
 Ils sont d'un cœur sans fard les vifs empressemens.  
 Je vous jure un respect, un dévouement sincère.  
 Je serai votre fils, tenez-moi lieu de père.  
 Comme mes propres maux, je ressens vos douleurs.  
 Laissez entre vos bras, laissez couler mes pleurs.  
 Mais pourquoi de votre ame écarter l'espérance?  
 Du destin mieux que moi vous savez l'inconstance;

Peut-être un grand bonheur va vous être rendu.  
 Adoucissez, calmez votre esprit éperdu :  
 Croyez que --- mais je vois la cohorte odieuse  
 Qui prête à vous mener dans une tour affreuse ---

MONTAIGU, *aux Gardes, en les suivant.*

Je suis prêt.

ROMEO.

Attendez - - -

MONTAIGU.

Ami, va, songe à toi,  
 Trouve enfin le bonheur, il n'est plus fait pour moi.  
 (*Les Soldats emmènent Montaigu.*)

## SCENE V.

ROMEO, JULIETTE.

ROMEO, *aux Gardes qui emmènent Montaigu.*  
 Hé! quoi vous m'arrêtez! ô contrainte cruelle!

JULIETTE.

Ton cœur à tes sermens a-t-il été fidèle?  
 T'es-tu bien souvenu - - -

ROMEO.

Serment trop odieux!  
 Vous le voyez, barbare, on l'entraîne à mes yeux.

JULIETTE.

Tu nous aurois perdus par un aveu sincère.

ROMEO.

Dans les fers cependant j'entends gémir mon père.

## SCENE VI.

JULIETTE, ROMEO, FLAVIE.

FLAVIE.

Tout un parti, Madame, en sa faveur ému,  
 Bientôt de sa prison va tirer Montaigu :  
 Et nous tremblons alors, avec quelque apparence,  
 Que voyant Capulet, ces rivaux en présence  
 Ne s'arrachent la vie, et qu'un combat affreux  
 N'immole l'un ou l'autre, ou peut-être tous deux.  
 On craint pour Capulet, pour vous, pour votre  
 frère.

JULIETTE.

O Ciel! si mon amant alloit tuer mon père!  
 Si d'un combat entr'eux - - - Ah! Seigneur, j'en  
 frémis;

Mais vous épargnez de si chers ennemis.  
 Songez que Capulet, que Thébaldo - - -

## SCENE VII.

ROMEO, JULIETTE, ALBERIC, FLAVIE.

ALBERIC.

Madame,

Votre père irrité, que le dépit enflamme,  
 Apprend qu'à haute voix d'insolens factieux,  
 L'accusent de n'oser se montrer à leurs yeux.  
 Il va dans ce moment, suivi de votre frère,  
 Sortir de ce palais, et braver leur colère.

ET JULIETTE.

39

JULIETTE.

Je cours les arrêter.

(Elle sort avec Flavie.)

---

SCENE VIII.

ROMEO, ALBERIC.

ROMEO.

Toi mon ami, suis-moi.

Dans ce pressant danger je compte sur ta foi.

*Fin du second Acte.*

☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆  
ACTE TROISIEME.

☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆

SCENE PREMIERE.

ROMEO, ALBERIC.

ALBERIC.

Où vas tu? suis mes pas, crains d'entrer en ces lieux.

ROMEO.

Je veux voir Juliette, et mourir à ses yeux.

ALBERIC.

As-tu donc oublié que ta main meurtrière,  
Vient presque en ce moment de la priver d'un frère,  
Que ton épée encore est teinte de son sang?

ROMEO

ROMEO.

Par pitié, cher ami, plonge-la dans mon flanc.

ALBERIC.

Quitte au plutôt ces murs; ta douleur indiscrete,  
Du crime de ta main instruiroit Juliette.

Qu'elle ignore du moins dans cet événement,  
Que son frère a péri des coups de son Amant;  
Mais quel bonheur, ami, que la bonté céleste,  
M'ait seul rendu témoin d'un combat si funeste?  
A ce trouble inoui, ne t'abandonne pas.

ROMEO.

Penses-tu que sa sœur survive à son trépas?

ALBERIC.

Fuis de tes ennemis l'implacable colère.

ROMEO.

Tu sais que sans sa mort j'allois perdre mon père,  
Que c'est à ce prix seul que j'ai pu le sauver.  
Qu'il falloit - - -

ALBERIC.

Il n'est plus; songe à te conserver,  
Capulet ou sa fille à l'instant va paroître,  
Du trouble de tes sens songe à te rendre maître.

ROMEO.

Ah! je la vois, sortons.

(Alberic sort.)

## SCENE II.

## ROMEO, JULIETTE.

JULIETTE.

Cher Roméo, c'est toi.

Mon cœur plein de sa flamme a volé devant toi.  
Le tien, je le vois trop, s'attendrit pour ton père;  
Où l'a conduit l'excès d'une aveugle colère!  
Enfin, malgré l'éclat du plus ardent courroux,  
Le bruit d'aucun malheur n'est venu jusqu'à nous.  
Dans tes maux cependant l'amour qui nous possède,  
N'offre-t-il qu'à moi seule un charme à qui tout cède?  
Aurions-nous donc perdu ce droit des malheureux,  
De confondre leur peine, et de gémir entr'eux,  
Hélas! pour deux Amans que le destin rassemble,  
C'est un plaisir bien doux que de souffrir ensemble.  
Laisse à ta Juliette appaiser tes douleurs.

ROMEO.

Combien le Ciel sur nous répandra de malheurs!

JULIETTE.

D'où vient dans ton esprit ce funeste présage?

ROMEO.

J'entrevois nos destins, je crains plus d'un orage.

JULIETTE.

Nous les vaincrons.

ROMEO.

Peut-être.

## ROMEO

## JULIETTE.

Eh, qui doit t'allarmer ?  
 Tes vertus, tes exploits, t'ont par-tout fait aimer ;  
 Ton Souverain t'admire, et les yeux de mon père  
 Ne t'ont point jusqu'ici distingué de mon frère :  
 De ce frère sur-tout, tu sais que l'amitié,  
 De tes moindres chagrins prit toujours la moitié ;  
 Que pour sauver ta vie il donneroit la sienne.

## ROMEO.

Que n'ai-je au même prix perdu cent fois la mienne !

## JULIETTE.

Par quel destin deux cœurs l'un vers l'autre entraînés,  
 A se haïr entr'eux, étoient-ils destinés ?

## ROMEO.

Puisse, en ce jour fatal, l'aspect de nos misères,  
 Ne pas fléchir trop tard la fureur de nos pères !

## JULIETTE.

Dans quelque heureux instant, impossible à prévoir,  
 La nature et nos pleurs sauront les émouvoir ;  
 Nous n'avons pas encore à gémir sur leurs crimes,  
 Leur courroux dans nos bras n'a point pris de  
 victimes.

Soit erreur, soit raison, mon cœur dans l'avenir  
 Se figure un moment qui pourra nous unir.  
 Je t'adore, et tu vis. Puissant par sa famille,  
 Mon père y voit briller et son fils et sa fille ;  
 Son fils sur-tout, son fils va bientôt à ses yeux,  
 Allumer les flambeaux d'un hymen glorieux.  
 Quel jour, pour tous les miens, d'allégresse et de  
 gloire.

SCENE III.

ROMEO, JULIETTE, FLAVIE.

FLAVIE.

Ah! Madame, apprenez - - -

JULIETTE.

O Ciel! que dois-je croire,  
Mon esprit allarmé d'un trop juste soupçon - - -

FLAVIE.

Le cruel Montaigu n'est plus dans sa prison.  
Ses amis rassemblés en ont forcé la porte,  
Mais à peine il en sort, que libre et sans escorte,  
Rencontrant Capulet seul, l'épée à la main,  
Ils commencent entr'eux un combat inhumain.  
Déjà le coup mortel menaçoit votre père,  
A l'heureux Montaigu s'oppose votre frère;  
Lorsqu'entr'eux deux soudain un nouveau combat-  
tant

Accourt, l'atteint, le perce, et s'échappe à l'instant.

JULIETTE.

Ah! Ciel! - - - quoi l'assassin - - -

FLAVIE.

Oui, Madame, on l'ignore.

JULIETTE.

Et mon père - - -

FLAVIE.

Courbé sur un fils qu'il adore  
Il lui jure en pleurant, furieux, éperdu,  
De venger par le sang, le sang qu'il a perdu.

ROMEO

JULIETTE.

O mon cher Thébaldo! Qu'on me laisse à moi-même.  
(*Flavie sort.*)

SCENE IV.

ROMEO, JULIETTE.

JULIETTE, *à Roméo qui va pour sortir.*

Tu me fuis, Roméo! dans ma douleur extrême.  
O Ciel! mon frère est mort; ô regrets superflus!  
Pleure avec moi du moins ton ami qui n'est plus.  
Voilà donc ce bonheur dont j'embrassois l'image!  
Quel monstre a dans son sang rassasié sa rage?  
Cher frère, en cet instant qui m'auroit dit, hélas!  
Que je devois sitôt déplorer ton trépas;  
Je vois, cher Roméo, quel chagrin te consume,  
De mes ennuis profonds tu ressens l'amertume:  
Ah! quel autre que toi dans mes justes douleurs,  
Doit consoler ma peine et partager mes pleurs?  
Il semble en ce moment que le Ciel m'ait d'avance,  
Pour soutenir ce coup, ménagé ta présence.  
Mais tu frémis, ô Ciel! et sembles te cacher.

ROMEO.

Par pitié de tes bras laisse-moi m'arracher.

JULIETTE.

D'où vient cette douleur, immobile, muette?  
Si c'étoit - - -

ROMEO.

Justes Cieux!

ET JULIETTE.

45

JULIETTE.

Roméo!

ROMEO.

Juliette!

JULIETTE.

Ah! barbare, mon frère a péri par tes coups.

ROMEO.

Eh bien! venge son sang, assouvis ton courroux.

JULIETTE.

Ah! Ciel!

ROMEO.

Veux-tu ma mort?

JULIETTE.

Je veux--- cruel!

ROMEO.

Prononce.

*(En mettant la main sur son épée.)*

Tu n'as qu'à dire un mot, et voilà ma réponse.

JULIETTE.

Qu'as-tu fait, malheureux?

ROMEO.

L'avois-je pu prévoir?

Mon père alloir périr, j'ai rempli mon devoir;

De son péril pressant, l'image inattendue,

A troublé dans mon sein la nature éperdue.

J'ai cotru, j'ai frappé. Céder à mon amour,

C'étoit ôter la vie à qui je dois le jour.

Je suis envers tes feux, un ingrat, un perfide,  
 Mais je n'ai pas été du moins un parricide;  
 Chargé d'un tel forfait, à moi-même odieux,  
 J'aurois cru t'offenser de paroître à tes yeux.  
 J'ai pris d'un Montaigu le féroce courage,  
 Du sang des Capulets, prends à ton tour la rage.  
 Ton père doit rentrer enflammé de courroux;  
 Je vais m'offrir sans arme au-devant de ses coups.  
 Je mettrai dans ses mains, soumis et sans défense,  
 Ce fer souillé d'un sang qui lui criera vengeance,  
 Il n'écouterà qu'elle, et le mien dans ces lieux  
 Calmera tes regrets en coulant sous tes yeux.

## JULIETTE.

Garde-toi d'écouter cette farouche envie.  
 Ah! barbare! et c'est moi qui tremble pour ta vie!  
 Quel attrait tout-puissant me force en mon malheur,  
 A chercher dans toi seul un charme à ma douleur?  
 Pardonne, ô mon cher frère! à ma douleur extrême!  
 Tu connus notre amour, tu l'approuvas toi-même.  
 Que dis-je? Ah! sans frémir, peux-tu me voir, hélas!  
 A qui perça ton flanc, pardonner ton trépas?  
 Roméo, par ce Ciel, par ton bras que j'implore,  
 Punis moi du forfait de t'adorer encore.  
 Arrache-moi la vie, ou sauve à mon devoir,  
 Le coupable plaisir que je prends à te voir.  
 Adieu, séparons-nous, n'attends pas que mon père,  
 Soit instruit dans quel sang il doit venger mon frère.  
 Il en est tems encore, échappe à son courroux,  
 Va, mets les flots, les mers, mets le monde entre  
 nous;

Sois sûr qu'en quelques lieux où le destin te jette,  
 Tu vivras à jamais au cœur de Juliette;  
 Va, mes feux te suivront, j'en atteste l'amour,  
 Par-tout où tu verras la lumière du jour.  
 N'attends pas qu'à mes yeux elle te soit ravie,  
 Je t'accorde ta grace, accorde-moi ta vie;  
 Que ce soit là le prix, ce n'est pas trop pour moi,  
 De ce frère immolé que j'ai perdu par toi.

## SCENE V.

CAPULET, ROMEO, JULIETTE.

CAPULET.

Viens, suis-moi, Dolvédo: viens seconder ma rage,  
 Viens venger mon fils mort, viens laver mon ou-  
 trage.

ROMEO, *à part.*

Contre qui? Ciel!

CAPULET.

Mes yeux n'ont point vu l'assassin,  
 Mais Montaigu - - -

ROMEO.

Qui, lui!

CAPULET.

Cours lui percer le sein.  
 Mon ami, mon vengeur, c'est dans toi que j'espère.  
 Vois mon malheur affreux, vois ces larmes d'un  
 père.

Tes exploits, ces drapeaux attestent ton grand cœur.  
 Il est dans ton destin de revenir vainqueur.  
 Mon bras, ce bras tremblant que trop d'ardeur

anime,

En prodiguant ses coups manqueroit sa victime ;  
 Va trouver Montaigu, qu'il meure, et dans ces lieux  
 Apporte-moi son cœur palpitant à mes yeux.  
 Ne prescis point de borne à ma reconnaissance ;  
 Je t'adopte pour fils, adopte ma vengeance.  
 Va, parts, combats, triomphe, et revolant vers

moi,

Si mon fils est vengé, je le retrouve en toi.

ROMEO.

Qu'exigez-vous ?

CAPULET.

D'où vient ce trouble et ce silence ?  
 J'ai recours à ton bras, et ta valeur balance ?

ROMEO.

Ah ! Ciel !

CAPULET.

C'en est assez, viens ma fille avec moi.  
 Vainement, au besoin, j'ai compté sur sa foi,  
 Je rougis pour tous deux qu'un guerrier sans courage,  
 M'ait fait à tes regards essuyer cet outrage ;  
 Mais du Comte Pâris tu sais la passion,  
 Offre-toi pour conquête à son ambition.  
 S'il faut périr pour toi, la mort lui sera chère.  
 Viens, suis mes pas.

ET JULIETTE.

49

JULIETTE.

Seigneur---

CAPULET.

Tu gémis?

JULIETTE.

O mon père!

CAPULET.

Que vois-je? quel soupçon m'éclaire en ce moment,  
D'où naît cet embarras, ce long étonnement?

JULIETTE.

Ah! Dieu!

CAPULET.

S'il étoit vrai qu'au sein de ma famille,

*(regardant Roméo.)*

Un séducteur au crime eût entraîné ma fille!

Si cet indigne amour s'étoit seul opposé

A l'hymen que tantôt mon choix a proposé ---

JULIETTE.

Où suis-je?

CAPULET.

Tu rougis, serois-tu criminelle?

JULIETTE.

Seigneur ---

CAPULET.

Si je croyois ---

JULIETTE.

Souffrez qu'au moins---

D

ROMEO

CAPULET.

Rebelle - - -

*(Mettant la main à son épée.)*

ROMEO.

Arrête, Capulet, écoute, et connois mieux  
 L'objet de ton courroux; vois dans un furieux  
 Que toi-même étois au sein de ta famille  
 Un monstre qui se hait, qui brûle pour ta fille,  
 Un ingrat qui t'outrage, un fils de Montaigu,  
 Roméo.

JULIETTE.

Qu'as-tu dit?

CAPULET.

Grand Dieu, qu'ai-je entendu?

ROMEO.

Apprends tous mes forfaits : cette main sanguinaire,  
 Je viens de la plonger dans le sang de son frère.

CAPULET.

De mon fils!

JULIETTE.

Malheureux!

CAPULET.

O vengeance! ô fureur!

Barbare, défends-toi.

ROMEO.

Frappe, voilà mon cœur.

JULIETTE.

Arrêtez.

CAPULET.

Défends-toi.

ROMEO.

Non, cède à ta colère ;

Tu dois venger ton fils, j'ai dû sauver mon père.

JULIETTE.

Arrêtez.

CAPULET.

Fille ingrate, et tu retiens mon bras !

A ma juste fureur tu n'échapperas pas.

Lâche, tu sens trop bien cet indigne avantage,

Que ta main sans défense oppose à mon courage.

Va, cesse d'exciter mes transports furieux ;

Epargne à mes regards ton aspect odieux.

---

**SCENE VI.**

CAPULET, ROMEO, JULIETTE,

*Un Officier du Duc.*

L'OFFICIER.

De vos malheurs instruit, le Duc au moment même

Veut adoucir, Seigneur, votre douleur extrême.

De consoler un père il se fait un devoir.

Il vient.

CAPULET.

C'est donc à moi d'implorer son pouvoir.

(à Roméo.)

Ne crois pas m'échapper : les combats, les supplices,  
Tout est égal pour moi, pourvu que tu périsses.

(à sa fille.)

Suivez mes pas.

(Il sort.)

ROMEO, à Juliette.

Ah! parle et l'attendris pour moi.

JULIETTE.

Va, nous mourrons ensemble, ou je vivrai pour toi.

*Fin du troisième Acte.*

☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆

## ACTE QUATRIEME

☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆

SCENE PREMIERE.

FERDINAND, CAPULET.

FERDINAND.

**J**e suis loin, Capulet, de condamner vos larmes,  
Oui, la raison d'abord nous prête en vain ses armes,  
On est homme, on gémit, mais enfin vos douleurs  
Ne se guériront point par de nouveaux malheurs.  
 Craignez qu'en expirant votre fille rebelle  
N'éteigne une maison qui peut revivre en elle.  
 Pardonnez, croyez-moi.

CAPULET.

Prince, que dites-vous?

Mon fils ---

FERDINAND.

Par nos regrets le ranimerons-nous ?  
Roméo vous est cher, sa vertu, sa vaillance,  
Votre bonté surtout vous parle en sa défense,  
Ajoutez, s'il le faut, que moi-même aujourd'hui  
Cherchant à vous fléchir, j'ai supplié pour lui.  
J'honore dans vos pleurs l'amitié paternelle,  
Mais si pour adoucir votre perte cruelle,  
Les plus nobles emplois, les rangs, les dignités,  
Si ma reconnaissance - - -

CAPULET.

Ah! Seigneur, arrêtez.

FERDINAND.

Laissez-moi, comme vous, sentir votre infortune,  
Notre sort est d'être homme, il nous la rend commune,  
Ne croyez pas pourtant qu'à gémir destiné,  
Vous soyez seul à plaindre, et seul infortuné.  
Combien de fois mes yeux ont répandu des larmes!  
Je n'entrevois par-tout que des sujets d'allarmes.  
Par le Duc de Mantoue en secret excités,  
Mes sujets contre moi sont presque révoltés.  
Ce parti veut ma perte, il espère en silence  
Que vos maisons bientôt rallumant leur vengeance,  
Capulets, Montaigus, l'un par l'autre immolés,  
Portant l'effroi, la mort sur nos bords désolés,  
Il détruira sans peine en ce désordre extrême,  
Un Etat divisé, déchiré par lui-même.  
Eteignez à jamais les flambeaux détestés  
Qu'entre vos deux maisons la discorde a jettés.

Montaigu n'a qu'un fils, il vous reste une fille;  
 Si l'hymen uniffoit l'une et l'autre famille!  
 C'est la patrie en pleurs qui vous prie à genoux,  
 Elle emprunte ma voix, la refuserez-vous?  
 Ne croyez pas par-là ternir votre mémoire,  
 Cet effort de vertu comblera votre gloire;  
 On dira quelque jour: "Capulet outragé  
 "Voloit à sa vengeance, et ne s'est point vengé:  
 "Il sut à son devoir immoler sa furie,  
 "Il exauça son Prince, il sauva sa patrie;  
 "L'intérêt de l'Etat fut sa suprême loi!

## CAPULET.

Ainsi donc Montaigu va l'emporter sur moi.

## FERDINAND.

Le triomphe est pour vous: ah! loin d'être inflexible,  
 Lui-même, à vos douleurs, il s'est montré sensible.  
 En retrouvant un fils, les plus doux mouvemens  
 Ont remplacé sa haine, et ses ressentimens.  
 La Nature a parlé. Par le cri le plus tendre  
 Dans le fond de leurs cœurs le sang s'est fait entendre.  
 J'en ai versé des pleurs. Ils me pressoient tous deux  
 D'adoucir vos transports, de vous fléchir pour eux,  
 D'obtenir un pardon qu'ils n'osent plus prétendre;  
 Tous les deux, par mon ordre, ils vont ici se rendre!  
 Mais les voici.

## CAPULET.

Grand Dieu!

## FERDINAND.

Montrez-vous citoyen.

## SCENE II.

FERDINAND, MONTAIGU, CAPULET,  
ROMEO.

FERDINAND.

Parroissez Montaigu, venez, ne craignez rien,  
Capulet vous pardonne.

MONTAIGU.

O Ciel! le puis-je croire,  
As-tu bien sur toi-même emporté la victoire,  
Ton cœur s'est-il dompté?

CAPULET.

J'ai triomphé de moi.  
Mais en te pardonnant, je n'ai rien fait pour toi.

FERDINAND.

Ah! laissez-nous penser qu'en oubliant l'offense,  
Vous cédez sans effort à la seule clémence.

ROMEO.

(au Duc.) (à Montaigu.)

O mon Prince! O mon père! En des momens si doux  
(tombant aux pieds de Capulet.)

Souffrez que comme un fils je tombe a ses genoux.

CAPULET.

Que fais-tu, Roméo?

MONTAIGU.

Sois touché par ses larmes.



Ainsi, femmes, enfans, chacun dans l'Italie  
 Consacrera le jour qui vous réconcilie :  
 Ainsi tous mes sujets, les larmes dans les yeux,  
 Porteront à l'envi vos vertus jusqu'aux Cieux :  
 Dès-lors plus de complots, de meurtre, de vengeance ;  
 Je tiendrai de vous seuls ma gloire et ma puissance,  
 Et vous donnant des loix, mes desirs les plus doux  
 Seront de mériter des sujets tels que vous.  
 Vous êtes attendris, vos soupirs vous trahissent.

MONTAIGU.

Consens-tu, Capulet, que nos maisons s'unissent ?

FERDINAND.

Oui, son cœur vous pardonne, et j'en réponds pour lui.

CAPULET.

Vois donc ce que pour toi j'aurai fait aujourd'hui.  
 L'Etat, mon Souverain, sur ma cruelle offense  
 Malgré le cri du sang emportoient la balance,  
 Mais dut encor ce sang se plaindre et s'indigner,  
 C'est à toi maintenant que je veux pardonner.  
 Je vis, mon fils n'est plus, lorsque le tien respire,  
 Il demande vengeance, et ma vengeance expire :  
 C'est dans ce même jour, dans ce même palais,  
 Qu'avec ses meurtriers j'aurai conclu la paix.  
 Ma haine, Montaigu, s'éteint avec la tienne,  
 Dans la main de ton fils j'ose mettre la mienne.  
 Est-ce assez te prouver par cet effort sur moi,  
 Que tu peux sans péril te livrer à ma foi ?

Ennemi, sur tes jours j'étois prêt d'entreprendre;  
 Ami, je donnerois les miens pour te défendre.  
 Tu vois, pour m'acquérir, qu'il t'en a peu coûté;  
 J'oublie en le pleurant le bien qui m'est ôté,  
 Et je paye à ton fils dans ma douleur funeste  
 Le sang qu'il m'a ravi par le sang qui me resté.

ROMEO.

Ah! mon père! ah! Seigneur! après tant de bienfaits,  
 Eh! comment envers vous nous acquitter jamais?

---

### SCENE III.

FERDINAND, MONTAIGU, CAPULET,

ROMEO, *un Officier du Duc.*

L'OFFICIER.

Prince, des ennemis, répandus par la ville,  
 Espérant quelque trouble à leurs projets utile,  
 N'attendent en secret, tout prêts à se montrer,  
 Que l'instant de paroître et de se déclarer,  
 Et l'on craint - - -

FERDINAND.

C'est assez, je vais en diligence  
 Tout voir, tout prévenir, et tout mettre en défense;  
 Je sors; vous, Capulet, commandez mes soldats.

*(Ferdinand sort et l'Officier.)*

---

SCENE IV.

MONTAIGU, CAPULET, ROMEO.

CAPULET.

Et toi, dans ce palais, quand je n'y serai pas,  
Agis, dispose, ordonne, et regne en ma famille.  
Sans crainte entre tes mains je laisse ici ma fille.  
Vas, je ne sais aimer ni vouloir à demi.  
Prends hautement chez moi tous les droits d'un ami,  
Et si (ce que jamais mon cœur ne pourroit croire)  
La moindre haine encor vivoit en ta mémoire,  
Souviens-toi seulement pour raffermir ta foi,  
A quel prix, Montaigu, j'ai dû compter sur toi.  
(*Il sort.*)

---

SCENE V.

MONTAIGU, ROMEO.

ROMEO.

Ah! que sur nous la foudre éclate et nous dévore,  
Avant que dans nos cœurs la haine existe encore!

MONTAIGU.

Es-tu mon fils?

ROMEO.

Seigneur --- vous me faites trembler.

MONTAIGU.

Prévois-tu quels secrets je vais te révéler?

ROMEO

ROMEO.

Que dites-vous?

MONTAIGU.

Ecoute, et rassemblant d'avance

Ce que l'homme eut jamais de force et de constance,

Que ton ame à ma voix se prépare à frémir.

ROMEO.

Parlez - - - -

MONTAIGU.

Sois immobile et songe à t'affermir.

Tantôt sans soupçonner ces terribles mystères,

Tu voulois être instruit du destin de tes frères,

Ils ne sont plus.

ROMEO.

O Ciel!

MONTAIGU.

Loin de ces murs affreux

Je crus chez les Pisans devoir fuir avec eux.

Hélas! disois-je enfin, voici donc un asyle

Pour moi, pour mes enfans, rempart sûr et tranquille,

D'où n'approcheront plus les pièges du trépas:

La vengeance attentive y marcha sur mes pas.

Un monstre ingénieux, un tigre impitoyable

D'un complot supposé me fit juger coupable,

Et sans que du forfait on daigna s'informer

Dans une tour fatale on me vint enfermer.

ROMEO.

Avec vos enfans?

## MONTAIGÜ.

Oui : prête l'oreille au reste.  
 Déjà depuis trois jours dans mon cachot funeste,  
 Je sentoïis dans mon sein s'amasser la terreur,  
 Quand d'un songe effrayant la prophétique horrible  
 Offrit à mes esprits la plus fatale image :  
 Je m'éveillai tremblant, plein d'un affreux présage.  
 Je cherchois dans moi-même, immobile et glacé,  
 Quel étoit ce malheur par mon songe annoncé :  
 Mes fils dormoient ; j'y cours ; leurs gestes, leurs  
 visages

Sur mon sort, tout-à-coup, éclairant mes présages,  
 De la faim sur leur lit exprimoient les douleurs ;  
 Ils s'écrioient, "mon père," et répandoient des pleurs.  
 Nous nous levons, on vient ; nous attendions da-  
 vance

L'aliment qu'on accorde à la simple existence.  
 Chacun se tait, j'écoute, et j'entends de la Tour  
 La porte en mur épais se changer sans retour.  
 Je fixai mes enfans sans parole et sans larmes ;  
 J'étois mort --- ils pleuroient --- je cachai mes al-  
 larmes ;

Mais lorsqu'enfin (Soleil devois-tu te montrer)  
 Dans eux tous à la fois je me vis expirer,  
 Je dévorai ces mains. Renaud me dit „ mon père,  
 „ Vis, tu nous vengeras.” Raymond, Dolcé, Sévère,  
 M'offrirent à genoux leur sang pour me nourrir,  
 Et chacun d'eux ensuite acheva de mourir.

## ROMEO.

Qu'ai-je entendu ? grand Dieu !

## MONTAIGU.

Puisqu'il me faut poursuiyre,  
 Je restai seul vivant, mais indigné de vivre.  
 Ma vue en s'égarant s'éteignit à la fin,  
 Et ne pouvant mourir de douleur ni de faim,  
 Je cherchai mes enfans avec des cris funèbres,  
 Pleurant, rampant, heurlant, embrassant les téné-  
 bres,  
 Et les retrouvant tous dans ce cercueil affreux,  
 Immobile et muet, je m'étendis sur eux.  
 Mon cachot fut ouvert; mes amis en furie,  
 Venant pour me sauver - - -

## ROMEO.

Ah! de sa barbarie  
 Vous dîtes bien, je crois, punir un inhumain?

## MONTAIGU.

Il n'avoit point d'enfans. Tourmenté par la faim,  
 Je courois, furieux, dans ma rage homicide,  
 Sur ses flancs acharné, dévorer un perfide - - -  
 Le barbare! il venoit plein de gloire et de jours,  
 Tranquille, et sans douleurs, d'en terminer le cours.

## ROMEO.

Ainsi donc sans objet, où porter vos vengeances?...

## MONTAIGU.

Cet objet est, mon fils, plus près que tu ne pensés.

## ROMEO.

Ah! je cours sur vos pas le voir et l'immoler.

MONTAIGU.

Peut-être avant le coup ton bras pourra trembler.

ROMEO.

Qui dois-je enfin punir?

MONTAIGU.

Un traître, un téméraire,  
De l'auteur de mes maux le détestable frère,  
Capulet.

ROMEO.

Lui!

MONTAIGU.

Lui-même.

ROMEO.

Ah! pour un tel dessein,  
Ou changez de victime, ou changez d'assassin.

MONTAIGU.

Non, ce n'est pas son sang qu'il faut verser encore;  
C'est le sang d'un objet qu'il chérit, qu'il adore,  
Qui tient à son amour par un si fort lien,  
Qu'en lui perçant le cœur, tu perceras le sien;  
De l'objet en qui seul vit encor sa famille,  
De son unique espoir, de son sang, de sa fille,  
De Juliette enfin.

ROMEO.

Seigneur, les plus beaux feux  
Dès long-tems, pour jamais, nous ont unis tous deux.

MONTAIGU.

Et tu ne trembles pas qu'en ma fureur extrême,  
Mon bras, sur cet aveu, ne t'immole toi-même?

ROMEO.

Voyez à quel forfait vous voulez m'engager!

Une amante --- un vieillard ---

MONTAIGU.

Je cherche à me venger.

ROMEO.

Et qu'ont-ils fait?

MONTAIGU.

Grand Dieu! ce qu'ils ont fait, perfide!

Et c'est-là ta réponse au transport qui me guide!

Du bourreau de mes fils, j'y vois le sang affreux,

Et c'est ton lâche cœur qui s'attendrit pour eux!

Ce qu'ils ont fait! demande aux tigres en furie,

Lorsqu'un dard dans leurs flancs accroît leur bar-  
barie,

S'ils sçauroient inventer ces monstrueux tourmens,

De faire aux yeux d'un père expirer ses enfans.

Ce qu'ils ont fait! demande à tes malheureux frères,

Quand la faim, par degrés, éteignoit leurs pau-  
pières,

Dans ce cachot de mort, s'ils ont du soupçonner,

Qu'un jour aux Capulets je pourrois pardonner?

Ce qu'ils ont fait! dis, traître, et quels étoient leurs  
crimes

Quand, fixant à mes pieds de si chères victimes,

Je les vis, tout en pleurs, pour moi seul s'attendrir,

Et m'offrant, à genoux, leur sang pour me nourrir?

Ce qu'ils ont fait! barbare, ah! le Ciel en colère,

M'a privé du seul bien qui flattoit ma misère,

C'eût été sur un monstre, au gré de mes désirs,  
 D'assouvir ma vengeance, en comptant ses soupirs,  
 D'observer ses douleurs, de suivre à cet indice  
 La lenteur du trépas, et l'horreur du supplice;  
 Le cruel chez les morts, tranquille et sans effroi,  
 S'est, au sein des tombeaux, retranché contre moi;  
 Et quand je trouve un fils, fameux par son courage,  
 Qui m'est exprès rendu pour se joindre à ma rage,  
 Lorsqu'aucun Capulet ne peut plus m'échapper,  
 Quand je n'ai qu'à vouloir, quand il n'a qu'à frap-  
 per,

A ses indignes feux c'est lui qui s'abandonne!  
 Je ne sais quel amour, et l'enchaîne et l'étonne;  
 C'est lui qui délibère, et qui même aujourd'hui,  
 Craindroit, en ce palais, de me servir d'appui.

## ROMEO.

Quel reproche odieux me faites-vous entendre!  
 Plutôt mourir cent fois que ne pas vous défendre,  
 Malheureux! Eh quoi donc! avez-vous prétendu,  
 Que pour de tels forfaits je vous serois rendu?  
 A peine, mon ami dans un cercueil repose;  
 A peine, pour sceller la paix qu'on lui propose,  
 Un vieillard généreux vous livre sans soupçon  
 Son propre sang, son cœur, son palais, sa maison;  
 A peine entre vos bras il a remis sa fille,  
 Que pour exterminer, lui, son nom, sa famille,  
 Sortant de l'embrasser, vous exigez soudain  
 Que je plonge à sa fille un poignard dans le sein!  
 Seigneur, je suis soldat; pour venger votre outrage,  
 J'emploierai, s'il le faut, la force, le courage;

Ce bras ne sait user que de moyens permis,  
 Et se teindre avec gloire au sang des ennemis.  
 Au chemin de l'honneur montrez-moi la vengeance ?  
 Vous connoîtrez alors si Roméo balance.  
 J'aspire à vous servir, je le veux, je le dois ;  
 Mais il s'agit d'un crime, il n'est pas fait pour moi.

## MONTAIGU.

Qu'entends-je ? et tel est donc l'excès de mes misères,

Tel est l'horrible sort de tes malheureux frères,  
 Que tout trahit leur cause, et qu'après leur trépas,  
 Ils demandent vengeance et ne l'obtiennent pas.  
 Sais-tu ce qui soutient ma vie infortunée ?  
 Sais-tu jusqu'à ce jour comment je l'ai traînée ?  
 Sais-tu, quand je sortis de la funeste Tour,  
 Sur quels sauvages bordés, dans quel affreux séjour,  
 Par mon trouble égaré, je courus, loin du monde,  
 Ensevelir vingt ans ma douleur vagabonde ?  
 Au Mont de l'Apennin je fus vingt ans caché :  
 C'est-là que, fugitif, dans des antres couché,  
 Implacable ennemi de la nature entière,  
 Ne pouvant à mon gré voir s'embrâser la terre,  
 Oubliant à jamais mon rang et ma maison,  
 A force de douleur privé de la raison,  
 Aidé pour tout secours des soins d'un misérable,  
 Qui dans moi, par pitié, vit encor son semblable,  
 Nourri par ses bontés, quelquefois dans ses bras,  
 Par des sons mal formés invoquant le trépas ;  
 Trouvant le ciel, la nuit, la lumière importune,  
 Caché sous ces lambeaux de la vile infortune,

Dans l'horreur des forêts, sous des rochers affreux,  
 J'appellois à grands cris mes enfans malheureux,  
 Indigné d'y trouver, dans son sommeil paisible,  
 A mes longs désespoirs la nature insensible.  
 C'est-là que tout-à-coup, plein de trouble et d'effroi,  
 Mes quatre fils mourans s'offroient tous devant moi...  
 Je crois les voir encor... Oui, voilà leurs visages  
 Leurs traits, leur port...

ROMEO.

Mon père, écarter ces images.

MONTAIGU.

Grand Dieu! pour un moment suspendez mes dou-  
 leurs,

Voyez ces cheveux blancs, daignez tarir mes pleurs.

ROMEO.

O Ciel!

MONTAIGU.

Il en est tems, souffrez que je succombe.

Pour revoir mes enfans, plongez-moi dans la tombe!

Je sens que je chancelle---

ROMEO.

Ah! souffrez que mes bras..

MONTAIGU.

N'avancez pas, cruel, ou vengez leur trépas.

ROMEO.

Eh! Seigneur.

MONTAIGU.

Mes enfans!

ROMEO

ROMEO.

Dans votre horreur funeste  
Songez que---

MONTAIGU.

Mes enfans!

ROMEO.

Songez que je vous reste.

MONTAIGU.

Mes enfans --- Où sont-ils?

ROMEO.

Ah! revenez à vous,  
Mon père! ou, dans l'instant, je meurs à vos ge-  
noux.

MONTAIGU.

Qui, toi!

ROMEO.

Vivez, hélas! conservez-vous encore. }

MONTAIGU.

Je suis un malheureux qui se hait, qui s'abhorre,  
Trop indigne à jamais du jour qu'il doit flétrir.

ROMEO.

Que vous reprochez-vous?

MONTAIGU.

Je n'ai pas pu mourir.

ROMEO.

Ah! Seigneur, croyez-moi, dans vos douleurs amères  
Vos pleurs assez long-tems ont coulé pour mes frères.

## MONTAIGU.

La raison, Roméo, vient vite à ton secours.  
Ce n'est pas dans ton sang qu'ils ont puisé leurs  
jours :

Ton cœur donne à leur perte une pitié légère :  
Tu ne sens pas pour eux des entrailles de père.  
Ces frères que tu plains, tu ne les venge pas,  
Leurs mânes gémissants n'assiègent point tes pas.  
Malheureux Capulets, vous païerez tous ces crimes ;  
Mais je prétends sur-tout voir souffrir mes victimes :  
Dans leur sein déchiré je lirai leurs douleurs :  
Dans le fond de leurs yeux j'irai chercher leurs pleurs.  
Qu'un Capulet me plaise avant qu'on m'attendrisse !  
Oui, sur eux, sur eux tous remplaçant ta justice,  
Je te le jure, ô Ciel ! ces bras ensanglantés  
Leur rendront, s'il se peut, les maux qu'ils m'ont  
prétés.

## ROMEO.

Différez seulement à laver votre offense.  
Votre honneur veut - - -

## MONTAIGU.

Du sang.

## ROMEO.

La pitié.

## MONTAIGU.

La vengeance.

## ROMEO.

Ah ! Qu'allez-vous tenter - - -

## MONTAIGU.

C'en est trop et mes coups ---

## ROMEO.

Pour la dernière fois je tombe à vos genoux,  
 Ecoutez seulement, Seigneur, qu'allez-vous faire?  
 Révoquez, s'il se peut, un projet sanguinaire:  
 Epargnez Capulet, voyez-y sans courroux  
 Un vieillard à gémir condamné comme vous.  
 Laissez mourir en paix et le père et la fille.  
 Juliette au cercueil éteindra sa famille.  
 Le jour n'en est pas loin: pourtant ne croyez pas  
 Que jamais ma douleur ait recours au trépas;  
 Je vivrai, mais pour vous, pour calmer vos misères,  
 Pour vous rendre, à moi seul, tout l'amour de mes  
 frères.

Au mont de l'Appennin faut-il fuir avec vous?  
 Partageant vos ennuis, mon sort sera plus doux.  
 A la peine, au travaux je trouverai des charmes;  
 J'y défendrai vos jours, ou j'essuyurai vos larmes ---  
 Votre courroux, Seigneur, me paroît suspendu.  
 Grand Dieu! vous m'exaucez, oui, mon père est  
 rendu;

De la pitié qui parle, il entend le murmure,  
 J'ai trouvé, j'ai vaincu, j'ai surpris la Nature.

## MONTAIGU.

Qui, moi! j'aurois ---

## ROMEO.

Seigneur, ne vous défendez pas.  
 Laissez couler vos pleurs; souffrez que dans vos  
 bras ---

MONTAIGU.

Cruel !

ROMEO.

Ecoutez seul votre cœur magnanime,  
Il est fait pour l'honneur, pour détester le crime.  
L'honneur seul est la loi qu'il faut écouter.

MONTAIGU.

Laissez-moi.

ROMEO.

Je vous suis, je ne peux vous quitter.

*Fin du quatrième Acte.*

☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆

## ACTE CINQUIEME.

*Le Théâtre représente la sépulture des Capulets et  
des Montaigus. On voit au pied du premier  
tombeau une coupe renversée.*

☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆

## SCENE PREMIERE.

JULIETTE.

**D**ieu ! quel jour effrayant dans l'épaisseur des  
ombres,

Au sein de ses tombeaux répand ses clartés sombres !  
Les mânes enchaînés sous ces marbres poudreux,  
Semblent tous m'inviter d'y descendre avec eux.

Je vois avec plaisir, au sein de ces ténèbres,  
 Le jour pâle et mourant de ces lampes funèbres,  
 Cet astre des tombeaux, plus affreux que la nuit,  
 Vient mêler quelque joie à l'horreur qui me suit.  
 Tout parle, tout m'entend dans ce vaste silence.  
 Mon frère ranimé s'éveille en ma présence:  
 Du fond de son cercueil il me dit: "Hâte-toi,  
 "Goûte enfin le repos qui t'attend près de moi."  
 C'est donc ici, grand Dieu! que ta vengeance expire!  
 Que le sort est dompté, que la vertu respire!  
 Ici nos fiers ayeux, par la haine animés,  
 S'embrassent dans la poudre, unis et désarmés.  
 Je vais leur annoncer que leurs guerres funestes  
 En moi, de ma famille, ont dévoré les restes.  
 Je sors avec dédain d'un coupable séjour,  
 Où le Ciel à proscrire l'innocence et l'amour.  
 Qu'aurois-je à regretter? Qu'ai-je vu sur la terre?  
 Des haines, des complots, la trahison, la guerre.  
 Un plus doux sentiment m'eût fait chérir le jour.  
 Roméo m'adoroit - - - Je le perds sans retour.

---

 SCENE II.

ROMEO, JULIETTE.

ROMEO.

Courons rendre le calme à son ame inquiète:

On m'a dit qu'en ces lieux----

JULIETTE.

Qu'entends-je?

ROMEO.

Juliette?

JULIETTE.

Est-ce toi, Roméo? Que ton aspect m'est doux!

ROMEO.

Mon père est désarmé; j'ai fléchi son courroux.  
J'ai vu son cœur ému: ses bras, par leurs caresses,  
M'ont prodigué du sang les plus vives tendresses.  
Tu le verras bientôt, sur ces froids monumens,  
De la paix entre nous prononcer les sermens.  
Sa foi ne nous doit plus laisser aucun ombrage.

JULIETTE.

De sa sincérité, tiens, vois le témoignage.

*(Elle lui donne un billet.)*

ROMEO.

Quelle horreur ce billet va-t-il me révéler?  
Au moment de l'ouvrir je sens ma main trembler.  
Lisons.

*(il lit.)*

"Voici le tems, compagnons intrépides  
"D'exterminer les Capulets,  
"Et quand dans les tombeaux j'irai jurer la paix,  
"D'enfoncer vos poignards dans le sein des perfides.  
"Juliette et son père y mourront par mes coups;  
"J'écarte Roméo qui pouroit les défendre.  
"Songez bien, quand le fer les aura frappé tous,  
"A briser les cercueils, a disperser leur cendre.  
"Montaigu." Le barbare! et je suis né de lui!

JULIETTE.

C'est ainsi, tu le vois, qu'il pardonne aujourd'hui.

ROMEO

ROMEO.

Ah ! je cours prévenant un mortel sanguinaire...

JULIETTE.

Souviens-toi, Roméo, qu'il est toujours ton père.

ROMEO.

Quand sa fureur sur toi, sur l'auteur de tes jours...

JULIETTE.

J'ai prévu les moyens d'en arrêter le cours.

ROMEO.

Que dis-tu ? Quel dessein---

JULIETTE.

Mon trépas nécessaire

Va sauver à la fois ma patrie et mon père.

Ma maison, tu le sais, ne vit plus que dans moi,

La tienne maintenant n'existe plus qu'en toi.

Entre ces deux maisons, soit ton sang, soit le  
nôtre,

Il faut que l'une enfin n'importune plus l'autre,

Et pour n'avoir plus lieu de se persécuter,

Qu'un des deux partis cède en cessant d'exister.

Voilà le seul moyen de terminer nos haines ---

C'en est fait, Roméo; la mort est dans mes veines.

ROMEO.

Qu'as-tu fait ? juste Ciel !

JULIETTE.

Tout est fini pour moi.

Mais mon père vivra, je revivrai dans toi.

Montaigu voudra bien, délivré d'une fille,  
Permettre à Capulet de pleurer sa famille;  
Et comme dans la tombe il est tout prêt d'entrer,  
Lui laisser noblement le loisir d'expirer.  
Tu frémis, je le vois, de tant de barbarie:  
Vis pour moi, pour nous deux, pour sauver ta  
patrie.

J'entends, et tes soupirs et tes gémissemens;  
Affermis mon courage à mes derniers momens.

## ROMEO.

Qu'ai-je entendu, barbare! et tu veux que j'achete  
Le bienfait de la vie en perdant Juliette!  
De quel droit m'otois-tu par cette trahison  
La part que mon amour me donnoit au poison?  
Crois-tu donc que mon oeil ébloui par la gloire  
N'ose entrevoir la mort qu'aux champs de la victoire,  
Qu'ardent pour y courir, foible à l'envisager  
Je ne dois ma valeur qu'à l'éclat du danger?  
En tout tems, en tout lieu, mon ame résolue  
Saura me la donner quand je l'aurai voulue.  
Mais si d'un astre affreux l'invincible pouvoir  
De mourir à tous deux nous a fait un devoir,  
Nous est-il défendu, quand notre fin s'apprête,  
De courir dans le port lassés par la tempête?  
Notre ame et nos destins si constamment bravés  
Se sont assez longtems l'un et l'autre éprouvés;  
Terminons ce combat, mourrons; mais que la vie  
Par nous, à notre choix, nous soit du moins ravie,  
Que mon barbare père en rentrant dans ces lieux,  
Nous voie avec horreur expirer à ses yeux!

Je ne sais quel pouvoir fatal à l'innocence  
 Dressa dans ces tombeaux l'autel de la vengeance;  
 Je te rends grace, ô ciel! oui, c'est avec transport,  
 Oui, c'est avec plaisir que je vais à la mort!  
 Eh! qu'est-elle? un moment! quand la vertu suc-  
 combe

Trop heureux les mortels endormis dans la tombe...  
 Là, contre nous le sort ne pourra rien oser,  
 Et puisqu'il veut du sang, le mien va l'apaiser.

## JULIETTE.

Arrête, Roméo: la fortune jalouse  
 Ne doit pas m'empêcher de mourir ton épouse.  
 Sur les bords du cercueil, puis qu'il dépend de nous,  
 Laisse-moi te donner le nom sacré d'époux.  
 Hélas! j'ai bien acquis, dans ce moment suprême,  
 Le droit triste et flatteur de me donner moi-même.

## ROMEO.

Oui, jouissons du moins, prêts à perdre le jour  
 De ces titres sacrés si chers à notre amour.  
 O digne et tendre objet de mon ardeur extrême,  
 Ne nous séparons point, surmontons la mort même,  
 Expirons, mais ensemble. Avant de m'assoupir  
 Que je te voie encor à mon dernier soupir;  
 Le tems, le ciel, la mort, rien n'éteindra ma flamme,  
 Je vivrai dans ton coeur, tu vivras dans mon ame!  
 Pour amis, pour témoins adoptons ces tombeaux,  
 Ce marbre pour autel, ces clartés pour flambeaux.  
 Mais --- ô ciel ---

JULIETTE.

C'en est fait --- adieu --- je meurs  
contente ---

J'expire entre tes bras, ta femme et ton amante ---

Ah! donne-moi ta main! que j'emporte avec moi

La douceur d'être unie un moment avec toi ---

(elle meurt.)

ROMEO.

Juliette! --- elle expire --- ah Dieu! père barbare!

C'est toi qui fit nos maux! ta haine nous sépare;

Mais malgré toi, cruel, nous serons réunis!

(il se tue.)

## SCENE III.

FERDINAND, MONTAIGU, CAPULET,  
ROMEO, JULIETTE, *Gardes et Suite*  
*de Ferdinand, Partisans de la Maison de Mon-*  
*taigu, Partisans de la Maison des Capulets,*  
*Guerriers et Peuple.*

FERDINAND.

Peuple, voici l'instant que je vous ai promis.

(à Montaigu et à Capulet.)

Ici, sur ce tombeau, jurez en ma présence

D'éteindre pour jamais la haine et la vengeance.

Commencez, Capulet.

CAPULET.

Cendres de nos ayeux,

Recevez le serment que je fais en ces lieux!

Je jure aux Montaigus une amitié sincère,  
 De porter à leur chef le tendre amour d'un frère,  
 D'étouffer nos débats, de n'y jamais songer,  
 De défendre ses jours dans le moindre danger;  
 Approche. Embrassons-nous. Ciel! un poignard!  
 barbare!

MONTAIGU.

Courage, mes amis.

FERDINAND.

Soldats, qu'on les sépare.

CAPULET.

Mais que vois-je? Ah, ma fille! ô crime! ô justes  
 Cieux!

Quel spectacle cruel vient s'offrir à mes yeux.

MONTAIGU.

Le Ciel est juste enfin.

CAPULET.

Bourreau de ma famille,

Peux-tu bien---

MONTAIGU.

Laisse-moi voir expirer ta fille,

Mes enfans sont vengés.

CAPULET.

Si ce sont tes plaisirs,

Tigre, entends mes sanglots, insulte à mes soupirs.

MONTAIGU.

J'en jouis. Te voilà comme mon cœur désire,

Sens bien que tu la perds, et que mon fils respire.

CAPULET.

*(Il lui montre le corps de Roméo.)*

Regarde, malheureux!

MONTAIGU.

Que vois-je! Quelle horreur!

Mon fils, ô mon cher fils! ô vengeance! ô fureur!

Et voilà tout le fruit de ma rage inhumaine.

Ciel! es-tu satisfait, ai-je épuisé ta haine?

Frappe, unis donc le père à ses malheureux fils.

*(Il tombe sur le corps de son fils.)*

FERDINAND.

Vous voyez quels effets votre haine a produits.

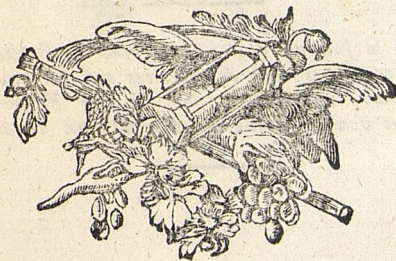
Vos injustes fureurs, source de tant de crimes,

Ont conduit à la mort d'innocentes victimes.

Peuples, qu'un monument conserve à l'avenir

De vos justes regrets l'éternel souvenir.

FIN.



## CATALOGUE

De Pièces de Théâtre qui se trouvent  
à L'Imprimerie Royale à Stockholm.

- L**ES TROIS FERMIERS, Comédie mêlée d'Ariettes par M. de Monvel. 10 shill.  
L'AMANT BOURRU, Comédie par M. de Monvel. 8 shill.  
DUPUIS ET DESRONAIS, Comédie par M. Collé. 8 shill.  
LES RIVAUX AMIS, Comédie par M. Forget. 4 shill.  
CLEMENTINE ET DESORMES, Drame par M. de Monvel. 8 shill.  
LE COMTE DE WARVIK, Tragédie par M. de la Harpe. 8 shill.  
TOM JONES A LONDRES, Comédie par Mr. Desforges. 12 shill.  
L'IMPATIENT, Comédie par M. de Lantier. 8 shill.  
ROMEO et JULIETTE, Tragédie par Mr. Ducis. 8 shill.

---

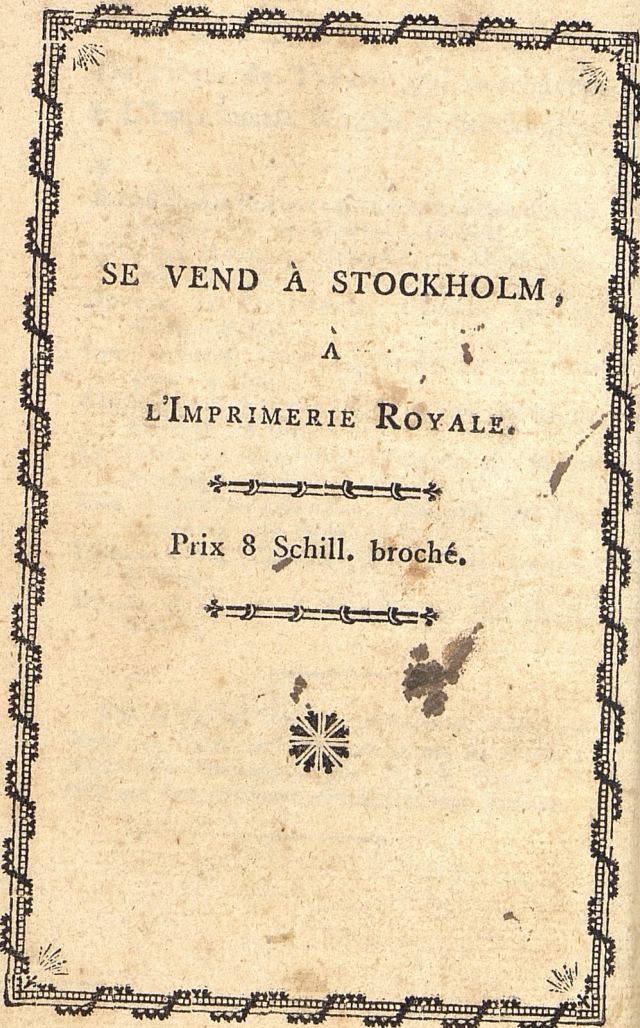
*L'on se fait un devoir de prévenir le Public, que toutes ces Pièces sont réimprimées sur les meilleurs originaux, communiqués par M. de Monvel, et telles que l'on les donne actuellement aux Théâtres.*

---

SE VEND A STOCKHOLM

ALPHABETIS REPERTORIUM

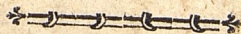
AVRIL 1741



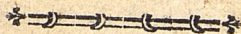
SE VEND À STOCKHOLM,

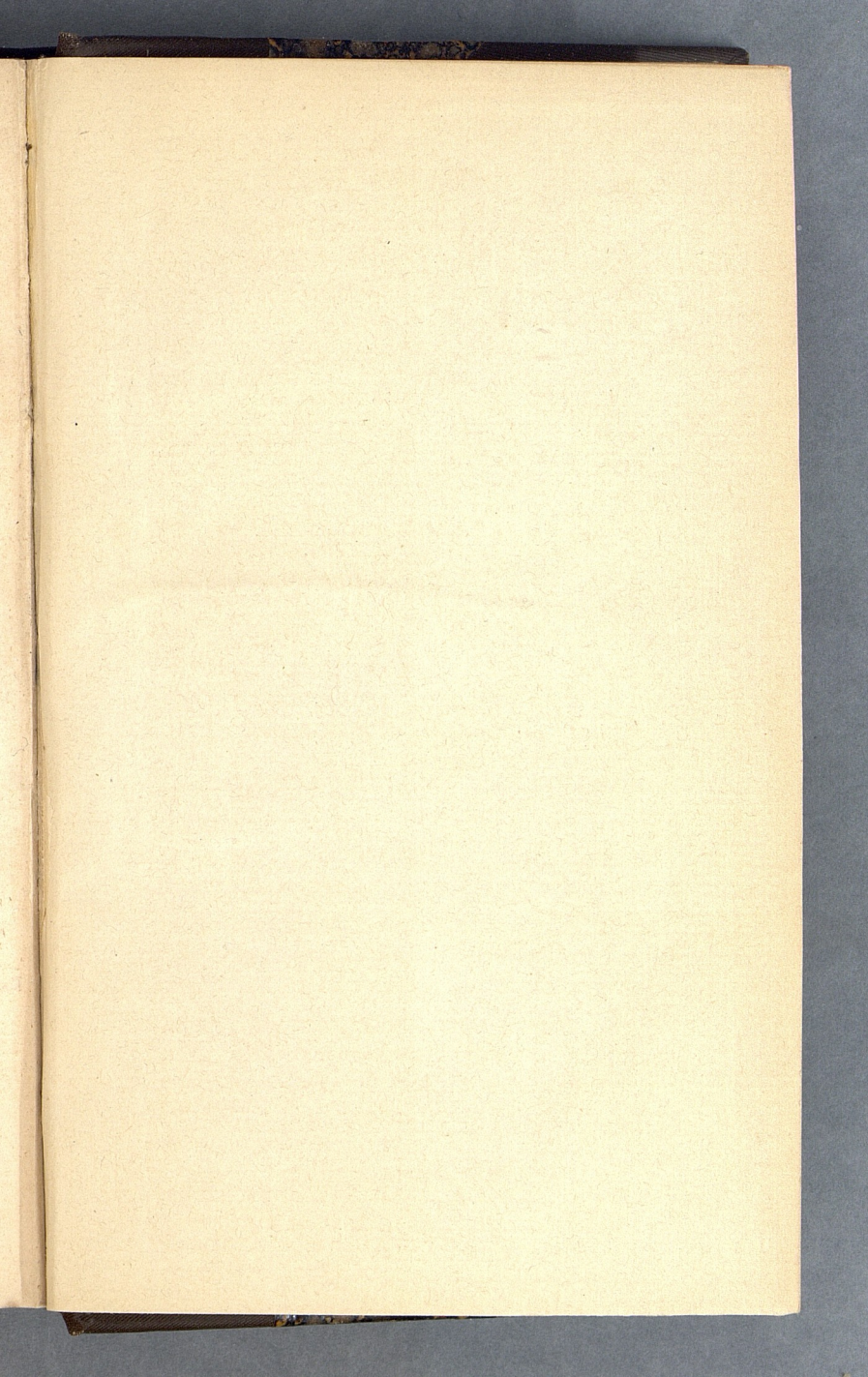
À

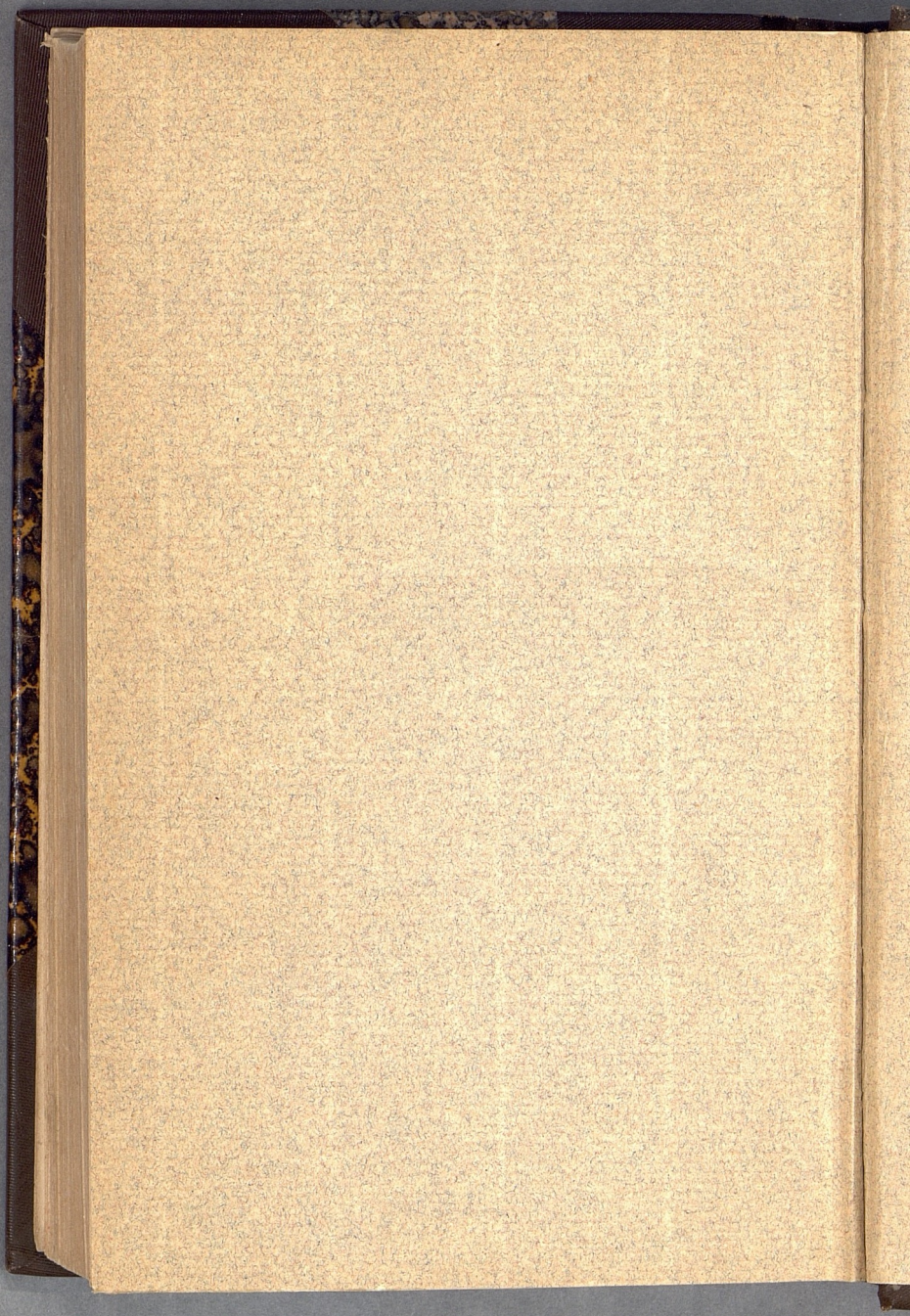
L'IMPRIMERIE ROYALE.

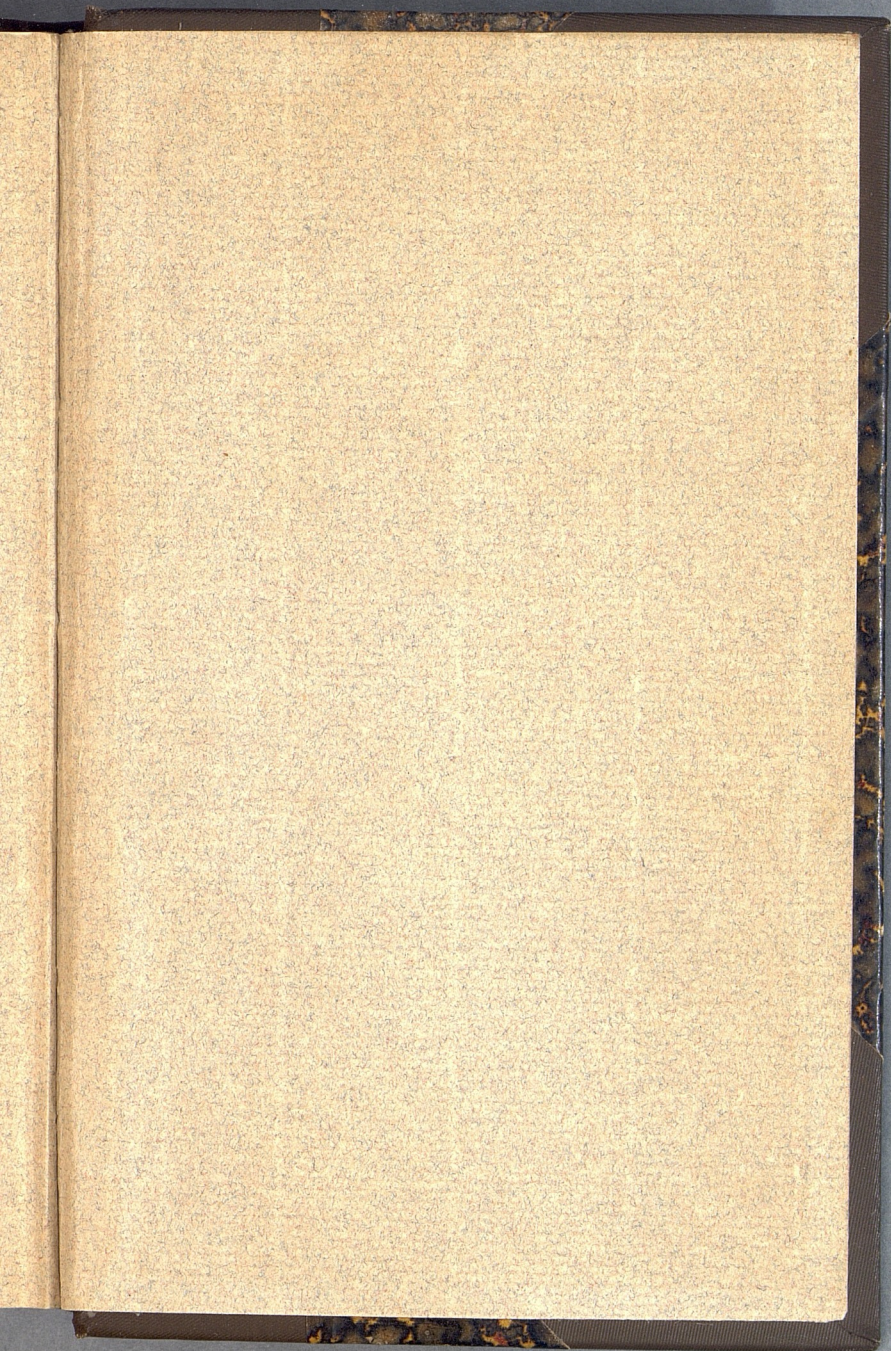


Prix 8 Schill. broché.











[www.books2ebooks.eu](http://www.books2ebooks.eu)